DISCOURS

PRONONCÉ

A LA SÉANCE PUBLIQUE DE RENTRÉE

DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS,

le 5 Novembre 1851,

PAR P.-J. ROUX,

Professeur de Clinique chirurgicale à la Faculté de Médecine de Paris,
Membre de l'Institut et de l'Académie nationale de Médecine,
Chirurgien de l'Hôtel-Dieu,
Officier de la Légion d'Honneur, etc.

ÉLOGE DE BOYER ET DE BICHAT.

PARIS.

RIGNOUX, IMPRIMEUR DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE,
rue Monsieur-le-Prince, 31.

1851

DISCOURS

PRONONCÉ

A LA SÉANCE PUBLIQUE DE RENTRÉE

DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

MESSIEURS,

Déjà, il y a vingt ans, le vœu de mes collègues m'avait appelé à l'honneur de porter la parole, au nom de la Faculté, pour l'inauguration de la nouvelle année scolaire. Heureux et fier d'un si éclatant témoignage d'estime et de confiance, je croyais n'avoir plus qu'à en conserver le souvenir. Dieu m'est témoin que je n'ai jamais désiré qu'il me fût accordé de nouveau. C'est donc une autre voix que la mienne qui aurait dû se faire entendre aujourd'hui; et, croyez-le bien, ce n'est pas sans quelque étonnement, et sans un véritable sentiment de crainte, que je viens occuper une seconde fois, après vingt années passées, une place qui semble réservée à des imaginations plus jeunes et plus vives; d'où je crois encore entendre la parole brillante de notre aimé Doyen, esquissant, il y a quatre ans, quelques parties de la vie du grand Haller, et plus récemment la parole non moins attachante de M. Denonvilliers et de M. Velpeau, adressant les regrets de la Faculté aux mânes de Blandin et de Marjolin.

Et cette appréhension, cette méfiance de moi-même, comment ne l'éprouverais-je pas au plus haut degré en songeant combien est grave, délicate et difficile, la mission qui m'a été confiée! J'ai à vous entretenir de deux hommes illustres à des titres différents, depuis longtemps déjà enlevés à la science qu'ils ont honorée par leurs travaux, et que la France peut s'énorgueillir d'avoir produits. Vous avez nommé Boyer et Bichat.

Combien, en effet, une telle tâche m'impose et m'embarrasse! Sans doute elle doit me plaire, elle a pour moi de l'intérêt et du charme; elle me crée une situation sans exemple, je crois, qui ne se reproduira peut-être jamais dans la vie d'un homme de science: et quel bonheur plus grand pouvais-je souhaiter que d'avoir, dans une occasion aussi solennelle, et au milieu des sommités de la science, à honorer la mémoire de deux hommes célèbres, dont j'étais le disciple il y a cinquante ans! C'est pour moi le trop beau couronnement d'une carrière humblement parcourue, dont je puis voir approcher le terme sans regret.

C'est donc un tableau rétrospectif qui va passer sous vos yeux; et pour la première fois peut-être depuis qu'elle existe, la Faculté fait trêve à ses douleurs récentes, et remet à l'année prochaine l'hommage si légitimement dû à la mémoire des deux éminents et bons collègues que nous avons eu le malheur de perdre cette année : l'un, M. Fouquier, praticien habile, professeur peu bril-

lant peut-être, mais éclairé et profond, homme modeste, d'une conscience pure, auquel il n'a manqué pour rendre à la science qu'il cultivait de grands services, que plus de confiance en lui-même et une constitution physique plus à l'abri des orages; l'autre, ROYER-COLLARD, homme d'une rare aptitude à toutes choses, qui promettait de donner à l'enseignement de l'hygiène un grand éclat, si une cruelle maladie ne fût venue arrêter son essor, et enchaîner si prématurément sa belle intelligence. Oui, un éclatant témoignage d'affection et de regrets sera rendu à ces deux collègues que nous avons tant aimés : la tâche sera facile et douce, surtout si elle est remplie par celui de nous auquel elle incombe si naturellement, et dont la trop grande modestie, ou des scrupules que nous n'avons pas compris, après s'être exprimés une première fois, céderont, il faut l'espérer du moins, au vœu si naturel et à de nouvelles instances de la Faculté.

Si nos regrets et les vôtres, Messieurs, ont été vifs après la mort de M. Fouquier et de M. Royer-Collard, une chose a pu toutefois en tempérer l'amertume; ça été la nomination, après de brillants concours, de M. Nélaton à l'une des chaires de clinique chirurgicale, et celle de M. Requin à celle de pathologie interne. Salut à nos nouveaux collègues!

Il est bien tardif, pourrait-on croire, cet hommage public que, par mon organe, la Faculté va

rendre à la mémoire de Boyer et de Bichat. Cependant la Faculté n'avait point oublié Boyer, qui lui a appartenu pendant quarante ans, dont l'enseignement a eu tant d'éclat, et qui est une des gloires de la chirurgie française. Si la Faculté est restée muette sur la tombe de cette grande illustration chirurgicale, c'est qu'ainsi l'avait ordonné la modestie de Boyer : on devait respecter cette volonté ; mais, après bientôt vingt ans écoulés depuis la mort de Boyer, ne sommes-nous pas déjà pour lui la postérité qui commence ? Son nom appartient à l'histoire, et le moment est venu de lui apporter le tribut de nos louanges et de nos respects.

De tout temps aussi, même quand, plein de vie, et marchant à grands pas vers une gloire qu'il prévoyait à peine, il pouvait exciter quelque ombrage, Bichat a trouvé dans la Faculté des admirateurs de son génie : nulle part peut-être il n'a été mieux apprécié. Lorsque sa mort si imprévue excita une si grande consternation, c'est d'ici que sont sortis les premiers accents de la douleur publique. C'est Corvisart, le professeur le plus influent de cette époque, qui fit ordonner par Napoléon, alors seulement premier consul, la pose d'un monument, qu'on voit dans le vestibule de l'Hôtel-Dieu, à la mémoire de Bichat et à celle de Desault, qui avait été son maître. C'est Hallé qui, de la place où je suis, et dans une solennité semblable à celle d'aujourd'hui, parlant de la mort encore toute récente

de Bichat, ne crut pouvoir mieux exprimer sa propre affliction, ni se rendre mieux l'interprète du sentiment général, qu'en rapportant ces paroles, comme prophétiques, qu'il avait entendu sortir de la bouche du célèbre Sandifort, l'un des derniers disciples de l'école de Leyde : *Dans dix ans, votre Bichat aura passé notre Boerhaave.* Et depuis ce temps, que de fois, dans combien de circonstances solennelles, n'avons-nous pas, les uns ou les autres, salué d'un saint respect sa mémoire! Et chaque jour maintenant, ne nous entendez-vous pas proclamer avec bonheur tout ce qu'il y a d'admirable dans ses travaux? C'est qu'en effet, nous sommes tous, mais à des degrés différents peut-être, nourris et pleins de ses pensées, de ses doctrines, sans compter que quelques-uns ont été formés directement à son école; c'est que la science de nos jours est presque partout empreinte de ses opinions en physiologie, alors même qu'elle les combat, et de ses grandes vues en anatomie. Non; la Faculté n'a point été oublieuse de Bichat, ni indifférente pour sa mémoire. Mais, pendant sa vie si courte, aucun vide qu'il pût remplir n'avait eu lieu dans le sein de l'École de médecine; jamais sa parole n'a frappé les murs de cette enceinte : c'est par l'enseignement particulier et par ses ouvrages qu'il a formé un si grand nombre d'élèves. Eût-il été professeur de cette Faculté, ce titre n'ajouterait rien à sa gloire; sa présence parmi nous aurait, au contraire, ajouté au lustre de

cette École : c'est une auréole qui nous manque.

Mais une imposante cérémonie se prépare : bientôt les portes de la Faculté s'ouvriront pour recevoir une nouvelle statue de Bichat. Une première, par la place qu'elle occupe à Bourg, chef-lieu du département de l'Ain, satisfait au juste orgueil de la contrée de la France où cet homme immortel a reçu le jour ; le monument nouveau, œuvre nouvelle aussi de l'habile statuaire qui a déjà reproduit sur le bronze les traits de Bichat, sera élevé au nom de toute la France médicale ; et la place qu'il occupera sera plus que l'adoption de Bichat par la Faculté, ce sera la consécration du grand nom qu'il a laissé.

Les vœux du congrès médical de 1845 vont donc être remplis. C'est cette réunion des délégués de toute la France qui a décidé que cet hommage suprême serait rendu à la mémoire de Bichat. Honneur donc, trois fois honneur et reconnaissance, a ceux qui ont eu les premiers cette grande pensée ! Mais la Faculté a fait plus que s'y associer ; elle a voulu qu'avant le jour de l'apothéose, vos esprits fussent en quelque sorte préparés à ce grand acte de la reconnaissance publique ; elle a voulu tresser elle-même et d'avance l'une des couronnes scientifiques qui seront déposées au pied du monument ; et, sans avoir égard à la faiblesse de mes moyens, elle a voulu qu'une courte appréciation des travaux par lesquels Bichat a légué son nom à la postérité, et, ce qui vous intéressera

peut-être plus encore, quelques détails sur sa vie intime, vous fussent présentés par celui qui, après un demi-siècle, est encore si glorieux d'avoir été son disciple, son collaborateur et son ami.

C'était bien assez pour moi qu'un tel labeur. J'aurais dû peut-être n'obtempérer qu'à demi aux vœux de la Faculté, et renvoyer à d'autres temps l'éloge de Boyer. Et comment d'ailleurs associer dans un même hommage Bichat et Boyer? Comment réunir dans un même tableau deux physionomies entre lesquelles vous aurez à saisir tant de contrastes; deux hommes comparables sans doute par l'éclat de leur carrière, par la gloire que chacun d'eux s'est acquise, mais si différents par la voie qui les y a conduits : l'un qui a fait de si louables efforts pour étendre les bases de la saine pratique chirurgicale, et qui a joint son nom aux noms les plus illustres en chirurgie; l'autre dont les recherches, tant en anatomie qu'en physiologie, devaient trouver et ont trouvé, en effet, leur application à toute la médecine, dont elles ont modifié à quelques égards la marche et le caractère : l'un, esprit calme, mais droit et positif, qui atteint un but élevé et parcourt une longue carrière, sans avoir jamais dévié du sentier de la rigoureuse observation et de l'expérience; l'autre, homme à la fois d'imagination et de sagesse, vaste génie dont la Providence n'a pas permis l'entier développement, et qui, dans son élan soudain et rapide, s'égare quelquefois, mais le plus souvent

répand une vive lumière sur les objets de ses méditations : brillant météore, trop éphémère, qui aura laissé des traces ineffaçables de son passage ?

Mais que de raisons, pour moi surtout, justifient cette alliance et me l'ont fait accepter ! Boyer d'abord, et Bichat ensuite, avaient puisé leur première instruction à la même source ; ils étaient sortis tous les deux de l'école de Desault. La carrière de l'un s'est terminée promptement, tandis que l'autre a vu la sienne se prolonger assez longtemps ; mais ils étaient presque contemporains, ils pourraient vivre encore : Bichat surtout, si telle avait dû être sa destinée, jouirait peut-être de toute la plénitude de ses facultés, comme notre savant collègue M. Duméril, son contemporain d'études, et chez qui rien n'a pu attiédir encore le zèle et l'amour de la science : et sous ce rapport, comme sous d'autres, Boyer et Bichat ne forment-ils pas un groupe distinct parmi les hommes qui, dans ce siècle, ont honoré la science médicale. et que nous pouvons montrer avec orgueil au monde savant ? Ajouterai-je que sans être unis par les liens d'une étroite amitié, ils devaient s'estimer réciproquement ? Lancés dans des voies différentes, ne convoitant ni les mêmes succès, ni le même genre de gloire, il ne devait y avoir de l'un à l'autre ni rivalité, ni envie. Au moins puis-je affirmer que Bichat avait une sincère admiration pour le talent chirurgical, jeune encore, de Boyer. Au point de vue de la science enfin, et sans que j'aie

égard aux liens de famille qui m'ont uni à l'un des deux, Boyer et Bichat occupent la même place dans mes affections, dans mes souvenirs : Bichat a métamorphosé ma jeunesse en m'inspirant le goût de la science et l'amour du travail ; Boyer m'a mis en regard de son habileté et de son expérience chirurgicale. Et s'il est vrai que, tout en étant soi, chaque homme s'imprègne un peu du goût, de l'esprit, du caractère, voire même des mœurs bonnes ou mauvaises, de ceux près desquels il s'est formé et a grandi, peut-être y a-t-il en moi, trop peu sans doute, mais quelque chose de Bichat et de Boyer. Je n'aurais donc pas voulu qu'on m'obligeât à les séparer; je n'aurais jamais consenti à rompre le lien qui les unit dans ma pensée. Et encore pouvais-je être certain qu'après ma tâche accomplie pour l'un des deux, le ciel permettrait que je la remplisse plus tard envers l'autre? Que d'événements divers pourraient y mettre obstacle! Et n'est-il pas d'ailleurs une époque de la vie où l'on doit peu compter sur un lendemain?

C'est donc pour moi, Messieurs, un insigne honneur que d'avoir à vous faire contempler deux des plus parfaits modèles qui puissent être offerts à votre émulation et à vos jeunes ambitions, dussé-je ne les dessiner qu'imparfaitement. Mais, avec de tels hommes à peindre, avec de telles vies à raconter, comment ne craindrais-je pas que les forces de mon esprit ne soient pas à la hauteur des sentiments de mon âme, et ne me trahissent à tout

instant! Dans aucune circonstance de ma vie, je n'ai eu autant besoin d'être soutenu par vos dispositions bienveillantes : c'est bien sincèrement que j'y fais appel. Je les réclame surtout si, par la force des choses, et dans une circonstance aussi exceptionnelle, je dépasse un peu les limites dans lesquelles nous avons l'habitude de renfermer nos discours de rentrée. Je les dépasserai infailliblement. Je ne pouvais pas faire deux portraits en grand ; mais vous ne vous seriez pas contentés non plus, j'en suis sûr, de trop petites miniatures, ni moins encore de simples esquisses. D'ailleurs, comme tant d'autres l'ont déjà dit pour eux-mêmes depuis Eschine, le temps m'a aussi un peu manqué pour être plus court. Que si enfin vous deviez m'apercevoir trop souvent moi-même à côté des deux hommes que j'ai à faire revivre un moment sous vos yeux, soyez-en bien persuadés, ce ne sera pas de ma part le fait d'un sot orgueil, ou d'une vanité présomptueuse : je connais l'écueil ; je sais combien, en général, il faut être sobre de ce moi, qui choque et déplaît jusque dans Montaigne. Mais c'est Boyer et Bichat que je dois vous faire connaître : je ne puis espérer remplir cette tâche avec quelque bonheur que parce que pendant longtemps ma vie a été intimement liée à la leur. Comment donc, ayant en quelque sorte à les peindre, aurais-je pu me tenir, ou tout à fait dans l'ombre du tableau, ou, ce qui aurait été plus difficile encore, complétement en dehors du cadre?

BOYER.

A la fin du siècle dernier, trois grandes lumières chirurgicales s'étaient éteintes presque en même temps, et alors qu'elles semblaient devoir jeter longtemps encore un vif éclat. Louis, Chopart et Desault, avaient fini un peu prématurément leur carrière. On regrettait surtout en Louis l'homme érudit et d'un savoir profond, l'éloquent secrétaire de l'Académie de chirurgie, celui dont les travaux occupent une si grande place dans les Mémoires de cette illustre compagnie, renversée, comme l'avaient été tant d'autres institutions, par l'ouragan révolutionnaire. C'étaient l'art et la science pratique, au contraire, qui avaient le plus perdu à la mort de Chopart et à celle de Desault (1).

De ceux parmi lesquels devaient se trouver leurs successeurs, beaucoup, entraînés par leurs goûts, et cédant d'ailleurs aux besoins de l'époque, avaient suivi nos armées sur les champs de bataille pour y porter les bienfaits de la chirurgie. C'est là qu'ils devinrent des Noël, des Saucerotte, des Thomassin, des Lombard, des Larrey, des Percy. Pour quelque temps donc, à Paris, le sceptre de la chirurgie resta suspendu, ou du moins sans être tenu d'une main ferme. On ne sut pas tout d'abord quels hommes s'en saisiraient, tant au

point de vue de la pratique qu'au point de vue de l'enseignement et du culte de la science.

Loin de moi la pensée qu'en ce temps la chirurgie française manquât tout à fait de dignes représentants dans notre métropole des sciences et des arts; et heureusement aussi que presque toujours, et pour toutes choses, les sociétés voient naître ou se produire les hommes en raison du besoin qu'elles en ont. Mais quelques hommes remarquables d'alors, ou bien avaient fait leur temps, ou bien manquaient de cette ambition permise qui, dans toutes les carrières, prépare le développement des facultés, et sans laquelle les grands succès sont rares. Sabatier, chez lequel l'hiver des ans nous semblait, à nous jeunes élèves de cette époque, avoir encore tout l'éclat des beaux jours de l'automne, était au déclin de sa vie. Lassus et Deschamps n'avaient pas assez de confiance en eux-mêmes pour prendre à leur âge, un peu moins avancé que celui de Sabatier, un nouvel élan. Giraud, qui resta chirurgien adjoint de l'Hôtel-Dieu sous Pelletan, après l'avoir été sous Desault, était trop exclusivement habile à manier l'instrument. Lallement, que nous entendions avec tant de plaisir enseigner la médecine opératoire avec Sabatier, Lallement, qui, fort jeune encore, aurait pu si facilement jeter les fondements d'une brillante renommée, avait vu son bonheur dans une savante oisiveté, et préféra aux tourments de l'ambition le charme qu'il trouvait à converser avec

Horace et Virgile, qu'il portait constamment avec lui. Pelletan enfin, qui n'avait déjà plus le feu de la jeunesse quand il vint remplacer Desault à l'Hôtel-Dieu, arrivé trop tard sur un grand théâtre, y conserva seulement la juste renommée de chirurgien savant, et surtout de professeur éloquent.

Mais deux hommes figuraient déjà à côté de ceux-là, qui, moins avancés dans la vie, fixèrent bientôt l'attention, et s'élancèrent ensemble à des destinées à la fois semblables et différentes. L'un de ces deux hommes était Boyer; l'autre, Dubois. Qu'il m'est doux d'avoir cette occasion d'honorer en passant la mémoire du père de notre éminent collègue M. Paul Dubois, et de faire entendre ici les trop faibles accents de ma reconnaissance pour l'intérêt dont il a entouré mes premiers efforts et mes premiers succès!

Boyer et Dubois étaient tout à fait contemporains d'âge, et pendant les premières années de leur séjour à Paris, ils avaient dû être assis sur les mêmes bancs : seulement l'un, c'était Dubois, avait été formé surtout par Pelletan; l'autre, Boyer, était plus particulièrement élève de Desault. Originaires de deux contrées de la France limitrophes, mais un peu différentes par l'esprit et le caractère de leurs habitants, on pouvait remarquer chez eux les deux nuances qui distinguent l'une de l'autre ces deux contrées. Il y avait cela aussi de commun entre eux que, nés de parents

presque pauvres, ils avaient eu à gagner les faveurs de la fortune. Autre circonstance qui les rapproche : pour le bonheur de vos devanciers, Dubois et Boyer ont vécu longtemps; l'un des deux a précédé l'autre dans la tombe de quelques années seulement; beaucoup de générations ont pu entendre leurs leçons, et s'éclairer de leur vaste expérience. C'étaient deux renommées tout à fait égales : l'une cependant, celle de Dubois, peut-être un peu plus populaire que l'autre; mais elles étaient comme entées sur deux talents, et comme annexées à deux caractères qui avaient chacun sa physionomie propre.

Il y avait chez Dubois plus d'art peut-être que de science profonde, mais avec de l'élan, un certain penchant à innover, et aussi du piquant, de l'originalité, pour ne pas dire de la singularité, dans les vues et dans la manière de faire. Boyer était plus compassé, plus méthodique, et possédait une science, peut-être un peu péniblement acquise, mais grande, mais éminemment utile et profitable aux autres, et qui a enfanté les ouvrages que vous connaissez, surtout son excellent et vaste *Traité de chirurgie*. Dans toutes ses actions chirurgicales, Boyer était l'homme classique par excellence, comme il était réglé dans sa manière de vivre. Dubois se plaisait dans l'imprévu; il avait plus d'instantanéité en pratique, comme il aurait peut-être aimé un peu la vie aventureuse : témoin l'empressement qu'il mit et le plaisir qu'il eut à faire

une partie de l'expédition d'Égypte avec l'homme qui devait être un jour Napoléon; tandis que Boyer suivit avec quelque regret, dans la campagne de Prusse, l'Empereur, dont il était devenu le premier chirurgien. C'est qu'en effet, cela devait interrompre sa vie d'étude et de labeur, et suspendre le cours de ses occupations favorites. Dubois, fort enclin à la liberté, à l'indépendance en toutes choses, était presque sans souci de l'avenir pour la science; Boyer, plus calme et plus attaché à la glèbe, était plutôt l'homme d'Horace :

Ille gravem duro terram qui vertit aratro.

Plus que Dubois, il avait dû se dire à lui-même, sans avoir jamais eu l'orgueil de le dire aux autres: *Non omnis moriar.*

Avec cette diversité d'esprit et de caractère, et pourquoi ne dirai-je pas, de goûts et d'habitudes? peut-être à cause de cette diversité même, car qui ne sait qu'entre les hommes, comme dans les choses, l'harmonie résulte quelquefois des contrastes? Boyer et Dubois ont offert, comme l'avaient fait avant eux Desault et Chopart, l'exemple trop rare de deux émules que l'envie n'isole pas. Égaux en renommée, ils savaient se priser l'un l'autre, aimaient à échanger leurs lumières, à s'éclairer mutuellement: on eût dit même qu'il y avait entre eux cette amitié expansive qui appartient à la jeunesse plutôt qu'à l'âge mûr, parce qu'ils avaient

pris dans la facilité des mœurs du temps, et qu'ils avaient conservé l'habitude du tutoiement, qui semble fait pour prévenir entre deux hommes la froideur ou la désunion. Combien je suis heureux d'avoir pu un moment rapprocher ici deux noms qui, pendant longtemps, ont été confondus dans l'estime publique!

Boyer, quand il quitta ses parents et Uzerches, sa petite ville natale, avec une éducation fort incomplète, et les plus modiques ressources, pour venir à Paris étudier la chirurgie, et peut-être ne devait-il y étudier que ce qu'on appelait alors la petite chirurgie, avait-il pris cette détermination sans goût prononcé, sans pressentiment du succès, et seulement parce qu'il faut bien en entrant dans la vie sociale faire choix d'une carrière? Ou bien avait-il cédé à un penchant irrésistible? était-ce par une de ces vocations qui font aborder avec courage, et franchir avec bonheur, les plus grands obstacles? Je l'ignore; je n'ai jamais entendu Boyer s'expliquer à cet égard. Ce qu'il aimait seulement à dire, c'est qu'il était venu à Paris sans recommandations, sans appui, sans protecteur aucun : heureuse condition peut-être, avec celle d'une médiocre fortune, pour prendre un grand essor! Déjà il avait surmonté les premières difficultés, lorsqu'il fit l'heureuse rencontre d'un homme, jeune comme lui, comme lui livré à des études sérieuses, mais d'un autre ordre; car il embrassait l'état ecclésiastique; mais en même temps il nour-

rissait une ardente passion pour les lettres, les sciences et la philosophie, dont plus tard il aima le culte plus encore que celui des autels : il était aussi profond mathématicien. L'abbé Légal (c'était le nom de ce jeune ecclésiastique, que j'ai connu lorsqu'il avait déjà passé l'âge moyen de la vie) et Boyer sympathisèrent tout d'abord, et s'unirent d'une étroite amitié, qui s'est maintenue toujours la même jusqu'au terme de leur vie. Il y eut entre eux échange de services : chacun apprit à l'autre une partie de ce qu'il savait le mieux. Boyer puisa chez son ami un certain goût pour la littérature, et une connaissance de la langue latine bien suffisante pour celui à qui cette langue ne doit être utile qu'en lui rendant plus facile et plus agréable l'étude des sciences. Peut-être a-t-il dû beaucoup à la rencontre qu'il avait faite du jeune ecclésiastique ; peut-être celui-ci a-t-il eu quelque part à ses succès, en cultivant son esprit, en fortifiant sa raison première et les facultés dont la nature l'avait doué. Boyer, qui avait appris à son ami un peu plus que ce que tout homme du monde un peu instruit devrait savoir sur l'organisation du corps humain, eut plus tard à consoler sa vieillesse, en venant noblement, et à plusieurs reprises, au secours de ses infortunes.

Dans toutes les carrières, les premiers succès encouragent, en appellent d'autres, et décident presque toujours de l'avenir. Il en fut ainsi pour Boyer, qui, arrivé à Paris vers la fin de 1774, lors-

qu'il avait à peine dix-sept ans, remportait en 1781 la médaille d'or à l'école pratique du Collége de chirurgie, et conquit rapidement les positions que son âge comportait. Dès l'année suivante, en effet, il obtint par concours une des places d'élève interne à l'hôpital de la Charité, et cinq ans plus tard, celle de gagnant-maîtrise. Il avait alors trente ans. C'était le temps où la Charité, qui a subi depuis lors tant de transformations, était un hôpital d'hommes seulement, desservi par des moines séculiers, qui avaient pour mission principale de prodiguer leurs soins aux malades, mais dont quelques-uns pratiquaient la chirurgie à côté et avec l'assistance d'un chirurgien-major et d'un chirurgien adjoint. Celui-ci avait le titre de gagnant-maîtrise, et ce chirurgien gagnant-maîtrise, ou chirurgien adjoint, à la Charité comme à l'Hôtel-Dieu, n'occupait cette place que pendant six années : après ce temps écoulé, il restait confondu dans la foule des prétendants à des places supérieures. Parmi ces demi-moines ou pères charitains, il s'en trouvait parfois chez lesquels un bon sens naturel, et l'atmosphère qui les entourait, faisaient germer une certaine habitude de la chirurgie manuelle, et un certain talent qui n'était pas à dédaigner : tel fut alors un père Potentien, qui avait pris Boyer en affection, et auquel Boyer avait conservé une place dans ses souvenirs de cœur. Presque jamais, dans ses leçons ou dans ses entretiens familiers, il ne parlait de la fistule à l'anus et de l'opération applicable à cette

maladie si commune, sans dire qu'il avait emprunté du père Potentien ce qui lui paraissait être une garantie de succès dans cette opération, savoir l'habitude d'exciser les portions de téguments amincies, décollées, qui entourent si souvent l'orifice extérieur de la fistule, tout ce que ce père Potentien nommait des chiffons. Mais il eut à cette époque, pour son éducation pratique, un guide, un maître d'une bien autre valeur : c'était Desault, alors chirurgien en chef de la Charité, et qui, lorsqu'il passa à l'Hôtel-Dieu, y fut remplacé par Deschamps. On peut donc dire que Boyer s'était formé comme praticien à l'école de Desault.

Vous le voyez, Messieurs, les usages du temps voulaient que dans nos hôpitaux, pour la chirurgie du moins, il y eût une autorité principale, un chef près duquel des chirurgiens plus jeunes, moins expérimentés, commençaient à s'exercer, à se former ; qui, au besoin, aurait contenu leur trop vive ardeur, et cette hardiesse trop grande qui naît si facilement d'une trop prompte indépendance ; près duquel au moins ils puisaient ces traditions si bonnes, si utiles, si profitables dans tous les arts, et qui, pour l'art de guérir, le sont bien plus en chirurgie qu'en médecine proprement dite. Nos institutions nouvelles, qui sont nées d'un sentiment d'orgueil, qu'une susceptibilité mal entendue protége, sont-elles bien propres à favoriser les véritables progrès de l'art, et à maintenir cette succession de bons modèles dont la chirurgie française

a été si fière jusqu'à présent? Il est permis d'en douter. Ont-elles fait aussi une chose utile et bonne, nos institutions nouvelles, en imposant une condition d'âge pour être admis à concourir soit dans nos hôpitaux, soit dans nos Facultés? Je ne le pense pas non plus. Laissez l'homme qui a la conscience de ses forces, et qu'une noble ambition anime, s'élancer et combattre à son temps, à son heure, quand il lui plaît. Je ne prendrai pas mes exemples dans de plus hautes régions, et ne sortirai pas de la sphère dans laquelle nous vivons. Dupuytren n'avait que vingt-six ans quand il concourut en 1802, avec six autres personnes, pour une nouvelle place de chirurgien en second qui venait d'être créée à l'Hôtel-Dieu, et quand il eut à la remplir. Un de ses concurrents, le seul survivant de cette petite pléiade, et qui, disait-on alors, avait quelque peu approché du but, n'en avait que vingt-deux. Bichat, que je vais bientôt offrir à votre admiration, Bichat, mort à trente et un ans, était déjà médecin de l'Hôtel-Dieu; et n'aurait-il pas été juste qu'il fût déjà professeur de cette Faculté, si une place y avait été vacante?

Le temps de chirurgien gagnant-maîtrise devait finir pour Boyer en 1793 : mais, au milieu de la tourmente révolutionnaire, on oublia et les concours et les hommes à remplacer, ou plutôt on oublia qu'il y avait des hommes à remplacer; car ces hommes s'étaient rendus utiles; ils avaient pu faire leurs preuves de savoir, d'habileté et de dé-

voûment; et comme Giraud à l'Hôtel-Dieu, comme je ne sais quel chirurgien obscur à l'hôpital Saint-Louis, Boyer continua ses fonctions à la Charité. Plus tard, il y fut maintenu et nommé à vie, toujours comme chirurgien en second, à côté de Deschamps, qui n'avait pas la même valeur assurément, bien que son nom ne mérite pas d'être voué à l'oubli, mais que Boyer entoura jusqu'au dernier jour des attentions les plus délicates, et d'un respect qui était bien dû à son grand âge et à ses éminentes qualités. Ça été le commencement de l'inamovibilité des places de chirurgien dans nos hôpitaux (2).

Jusqu'à présent Boyer n'est encore que l'homme qui travaille pour lui-même, qui grandit et s'élève sans avoir pu faire encore profiter et les autres et la science du fruit de ses veilles. Je me trompe: déjà, et c'est sa première œuvre scientifique, l'Académie de chirurgie, à laquelle il avait la bien juste prétention d'appartenir un jour, avait reçu de lui un mémoire sur les aiguilles et leur emploi dans la pratique des opérations. C'est le dernier sujet de prix qui ait été proposé par cette illustre compagnie avant sa dissolution; et probablement Boyer, s'il n'avait pas été vainqueur daus la lutte, eût au moins disputé le prix à Lombard, à Larrey. Ces trois concurrents et quelques autres, je crois, se sont rencontrés dans quelques heureuses modifications qu'ils ont proposées à la forme des aiguilles; ils ont différé seulement sur l'utilité plus ou moins

grande de la suture. Le temps n'était pas venu encore où l'on devait secouer le joug de Louis et de Pibrac pour ce qui concerne la suture dans la réunion immédiate des plaies, et l'on ne prévoyait pas que la chirurgie dût autant l'utiliser, ni que l'emploi hardi de ce moyen de synthèse dût conduire à tant et de si importantes innovations. Tout vieux qu'est le travail de Boyer sur les aiguilles, on le lit encore avec intérêt.

Mais, à partir de cette époque, de nouvelles voies sont ouvertes à Boyer, et il s'en ouvre lui-même de nouvelles pour étendre les connaissances qu'il avait acquises, et surtout pour satisfaire le besoin naissant, qui s'est fortifié chez lui avec le temps, et a dominé toute sa vie, celui de communiquer aux autres ce qu'il savait. Il avait fait de bonne heure des ouvrages de Sénèque une de ses lectures favorites : peut-être avait-il puisé son goût pour l'enseignement dans cette pensée du philosophe romain, relative à lui-même : qu'il consentirait à oublier tout ce qu'il avait appris, et à ne plus rien savoir, si on devait lui interdire de faire profiter les autres du fruit de ses labeurs et de ses méditations. Triste richesse, en effet, en fait de science surtout, que celle qu'on laisse inféconde, et qu'on ne possède que pour soi-même ! Boyer commença donc à se livrer à l'enseignement, et professa d'abord l'anatomie et les opérations. Ce sont les deux sujets qui conviennent le mieux à ceux qui font les premiers pas dans la carrière du professorat ;

il faut y joindre la physiologie. On est propre à l'enseignement de ces trois choses avec une bonne mémoire, de la méthode, et un bon jugement; besoin n'est pas de ce que peuvent seuls apprendre le talent d'observation et une longue expérience pratique.

C'est à la Charité que Boyer avait un amphithéâtre particulier pour ses leçons, et des salles de dissection ; c'est là aussi qu'il faisait ce cours complet de pathologie externe qu'il entreprit plus tard, qu'il répétait chaque année, qui eut tant de succès, et dont son grand ouvrage de chirurgie est, à quelques égards, une reproduction. C'est encore à la Charité qu'il eut à remplir les devoirs de professeur de clinique externe, à partir du moment où il fut compris comme tel, dans l'organisation de l'École de santé, en l'an III de la République. Jamais donc Boyer n'a professé autre part qu'à l'hôpital de la Charité ; et chose qui rappelle les habitudes modestes de l'époque, Boyer y avait sa demeure ; il y logeait avec toute sa famille, et n'a quitté cette sorte de retraite, qui devait favoriser son goût pour le travail, qu'après qu'il eut été investi de la confiance de Napoléon. Les mœurs et les habitudes sociales avaient changé : bien qu'à regret, Boyer dut se conformer aux mœurs nouvelles; il n'aurait pas été convenable que le premier chirurgien de l'Empereur continuât à habiter un hôpital.

Alors que ses cours d'anatomie étaient fort suivis,

il conçut le projet de composer un ouvrage qui remplaçât le *Traité d'anatomie* de Winslow, et celui de Sabatier, les seuls ouvrages élémentaires de ce genre qui eussent cours alors dans les écoles. Il cédait à la fois à ses propres penchants et à un besoin de l'époque : il voulait aussi propager la méthode exacte, précise, l'esprit de détails, qui avaient fait le caractère de l'enseignement de Desault. C'était comme un hommage rendu à la mémoire de celui qui avait été un de ses premiers maîtres (3). Cette méthode paraît quelque peu aride et sèche, mais Boyer la trouvait bonne ; il voulait que l'anatomie fût enseignée pour elle-même et dans toute sa simplicité : *Ornari res ipsa negat, contenta doceri,* a-t-il dit dans la préface de son ouvrage. Si ce n'est pas là un jugement sans appel, c'est du moins une heureuse justification de la manière qu'il avait adoptée (4). Oui, cet ouvrage a quelque peu vieilli : c'est qu'aussi l'anatomie, même telle qu'elle convenait à Boyer, a fait des progrès inespérés, et qu'elle en fait encore chaque jour; c'est qu'elle a pris une autre allure ; il faut bien que cette nouvelle allure se traduise dans de nouveaux livres classiques. Et ces livres, à quelque science qu'ils se rapportent, ne vieillissent-ils pas tous plus ou moins rapidement ?

Pour l'anatomie, et pendant tout le temps qu'il l'enseigna, et ça été pendant au moins une dizaine d'années. Boyer comptait seulement parmi bon nombre de personnes qui se livraient comme lui à

l'enseignement particulier. Quelques-unes rivalisaient avec lui, ou même le surpassaient : tel Bichat, qui était dans tout l'éclat d'un talent naissant, et chez lequel une certaine manière de considérer l'anatomie avait le charme de la nouveauté. C'était le temps où l'enseignement libre, l'enseignement particulier (et les professeurs publics s'y entremêlaient avec des hommes plus jeunes et moins avancés qu'eux dans la science), mais non gratuit, avait pris une extension, une importance, qu'il n'avait pas encore eue, et qu'après l'avoir perdue, il ne recouvrera probablement jamais. La pensée n'est plus là; nos mœurs publiques ont trop changé. Pour que de tels temps revinssent, il faudrait qu'il fût possible d'ouvrir de nouveau des amphithéâtres particuliers d'anatomie, des salles libres de dissection. C'est par l'anatomie pour base, et avec l'anatomie seulement, que l'enseignement particulier peut prospérer (5).

L'enseignement chirurgical de Boyer eut, au contraire, un grand éclat; c'est en partie par cet enseignement que Boyer a fait école. Un cours de pathologie externe, qu'il a dû commencer en 97 ou 98 (je l'ai suivi dans l'année 1799), et qu'il a répété chaque année pendant dix ans, était presque le seul cours particulier de ce genre qui se fît alors. Quelques autres pâlissaient à côté. Presque tous les élèves de ce temps se croyaient dans l'obligation de le suivre. Beaucoup étaient bien pauvres alors, et devaient s'imposer des privations pour acquitter

ce qu'il fallait, pendant un an, donner à Boyer le 1er de chaque mois : ils n'en étaient que plus avides ou désireux de ne manquer aucune leçon et d'entendre jusqu'à la dernière du cours ; car généralement, même en vue de son instruction, l'homme ne prise bien que ce qu'il paye. Quelques souvenirs relatifs à ce cours ne sont vraiment pas sans quelque intérêt, soit au point de vue de l'histoire du temps, soit comme exprimant en partie les habitudes et le caractère de Boyer.

C'était le matin, à l'issue de la leçon de clinique, leçon officielle et obligée, et après quelques instants de repos, que Boyer faisait la leçon de pathologie externe. Il commençait le cours chaque année avec la ferme résolution de le terminer à jour fixe, pour ne pas paraître mal user de cette condition acceptée par les élèves, d'une rétribution mensuelle. On s'inscrivait à la première leçon de chaque cours : il n'y avait pas de cartes d'entrée ; Boyer n'en donnait pas : il se fiait à la délicatesse des élèves, et cette délicatesse, elle était bien rarement en défaut. Dans ce même amphithéâtre qui chaque jour venait d'être ouvert à tous pour la leçon de clinique, on n'aurait point osé rester ou entrer pour la leçon de pathologie externe, c'est-à-dire pour le cours rétribué, sans être inscrit ; et c'était vraiment une chose remarquable que la ponctualité, je dirais presque l'empressement avec lequel on s'acquittait envers Boyer dans les premiers jours de chaque mois. On craignait

de sa part quelques paroles désobligeantes, ou tout au moins un regard accusateur : et cependant, s'il y avait parfois des parasites, Boyer feignait de ne pas les apercevoir : souvent même sa bonté allait au-devant de la faveur que pouvaient réclamer des élèves trop peu favorisés de la fortune ; il leur permettait de suivre son cours gratuitement. C'est qu'il n'était pas *ignarus mali ;* c'est qu'il avait, ce qu'il faut souhaiter à tous les hommes qui ont été dans les mêmes circonstances, le souvenir d'une mauvaise position passée.

Ce cours de pathologie externe, qui, à bien prendre, embrassait toute la chirurgie théorique et pratique, Boyer l'a continué aussi longtemps qu'il a pu le combiner avec les exigences d'une grande pratique particulière, et l'accomplissement de devoirs impérieux : il n'aurait pas consenti à ne le faire qu'à demi, c'est-à-dire avec moins de régularité qu'auparavant, bien que son seul intérêt particulier en eût souffert. C'est que pour tout, pour les choses de devoir comme pour toutes ses actions volontaires, pour ses occupations publiques comme pour ses occupations privées, Boyer était l'homme exact, ponctuel, esclave des obligations qu'il avait contractées et des occupations qu'il s'était créées ; et jamais il ne se plaignait de ce que les devoirs qu'il avait à remplir pouvaient avoir d'assujettissant. Aux actes de notre Faculté, jamais il n'y manquait. Quand, à une époque déjà un peu avancée de sa carrière, il devint membre

de l'Institut, ce fut une chose remarquable que l'assiduité et le zèle avec lesquels il en remplit les fonctions, bien que les occupations académiques ne fussent pas trop de son goût. Et ses leçons de clinique dont je parlais à l'instant, pendant vingt-cinq années il les a faites presque sans interruption tous les jours. Si, plus tard, on l'a vu ne les faire qu'à jours alternes, ce n'était pas par besoin de repos, ni moins encore par défaillance à ses devoirs; mais j'étais près de lui, depuis longtemps je faisais partie de sa famille; nos fonctions près des malades, nous les remplissions ensemble: heureux temps où deux chirurgiens pouvaient être côte à côte, non-seulement dans un même hôpital, mais dans un même service, et se suppléer ou s'aider mutuellement, sans penser qu'ils pussent se nuire! Il avait donc cru pouvoir me faire partager avec lui l'enseignement clinique, pour lequel je devais bientôt lui être adjoint officiellement par le vœu de la Faculté.

Ce cours de pathologie externe, qu'il affectionnait tant, dont tant de copies doivent exister, Boyer y renonça à l'époque où la voix publique et l'amitié de Corvisart, qui avait déjà comme médecin la confiance du Premier Consul, le portèrent à la place de premier chirurgien de Napoléon, devenu empereur. C'est alors aussi qu'il forma le projet d'en faire lui-même une publication; et ce qui devait d'abord n'être qu'une simple suite de leçons rédigées est devenu par les soins de plus en plus

grands que Boyer y a apportés, par les études nouvelles auxquelles il s'est livré, l'ouvrage le plus étendu, le plus considérable, qui ait été fait sur la chirurgie : je devrais dire aussi le plus complet, en ayant égard à l'époque à laquelle Boyer l'a eu terminé. S'il le paraît moins maintenant, c'est que depuis trente ans la science s'est enrichie de nou veaux faits, c'est qu'elle a fait de nouvelles conquêtes.

A combien de recherches et de travaux préparatoires Boyer a-t-il dû se livrer! Que de temps et de patience il lui a fallu pour mener à fin une telle œuvre! De quelle tenacité et de quelle persistance au travail ne fallait-il pas qu'il fût doué! Combien de privations il a dû s'imposer! Et, en effet, la vie de Boyer était celle de peu de personnes. Les joies et les devoirs de la famille, voilà quelles étaient ses principales distractions, je devrais dire presque les seules qu'il se permît. Les exigences de la société le touchaient peu, parce qu'elles sont en effet, presque toutes, un impôt prélevé sur le temps, qui est si précieux et qui s'écoule si rapidement. Il avait beaucoup d'amis, et des amis véritables, mais qui connaissaient la préoccupation principale de son esprit, et savaient ne pas le détourner du besoin incessant qu'il avait du travail : aussi ne l'en voyait-on entouré que bien rarement, de même qu'il les fréquentait peu. Peut-être, à la vérité, avait-il puisé dans Cicéron et surtout dans Sénèque, qu'il aimait beaucoup à lire, quelques doutes

sur la sincérité du cœur humain, et cherchait-il à aller, autant que possible, au devant des déceptions. Et les habitudes de sa vie avaient fait naître en lui une certaine incuriosité, ce n'était pas mépris ou indifférence, mais une incuriosité vraiment remarquable pour tout ce qui ne lui paraissait point avoir un grand intérêt présent ou une utilité réelle. Pendant vingt ans, il eut bien le désir d'aller revoir au Théâtre-Français, et dans l'un de ses triomphes, comme dans Manlius, dans Cinna, dans le rôle d'Oreste, notre Talma, qui avait été avec lui élève à la Charité avant d'embrasser la carrière théâtrale, Talma, qui, selon ce que racontait quelquefois Boyer, aimait déjà, au temps où ils étaient ensemble, à se draper en Romain et à débiter quelques tirades de vers, quand il voulait encourager ou gourmander un malade pusillanime ; mais ce désir, Boyer ne l'a jamais satisfait. C'est moi qui ai mis une fois en présence l'un de l'autre ces deux hommes, si dignes de se connaître, de s'entre-estimer, et de se féliciter mutuellement de la célébrité qu'ils avaient acquise dans des genres si différents, après avoir commencé ensemble de la même manière.

Et puisque, en parlant de cette constance au travail dont Boyer a eu besoin pour accomplir une œuvre aussi considérable que son grand ouvrage de chirurgie, j'ai été conduit à parler des habitudes de sa vie, et à signaler quelques traits de son caractère, permettez-moi de le considérer encore

un moment sous ce rapport : vous verrez combien était juste le respect dont il était entouré, et combien sa mémoire doit être chère à ceux qui l'ont connu particulièrement. Je le reprendrai ensuite au point de vue de la science.

Sa contenance était grave, sans apprêt, comme sans affectation. Il avait dans son air une certaine sévérité qui, bien qu'elle fût affectueuse et douce, obligeait néanmoins envers lui à de la réserve et à quelque retenue, alors même qu'on l'avait beaucoup fréquenté. On aurait aimé à le voir un peu plus enclin à se réjouir, à s'épancher; ce qu'il faisait rarement, même dans l'intimité. Et pourtant il se plaisait à raconter, et racontait avec bonheur; parfois même il mettait dans ses récits, comme cela lui arrivait aussi dans ses leçons et dans nos actes, un peu de la malice voltairienne. C'est qu'en effet il lisait beaucoup Voltaire, particulièrement ses contes et ses ouvrages philosophiques ; il y cherchait d'agréables distractions dans ses moments de loisir et de repos. Mais, en général, il était plus disposé à se montrer expansif et gai là où une gravité soutenue n'aurait pas été déplacée, que là où l'expansion et la gaieté auraient été de mise ; comme aussi les entretiens qu'il aimait le plus étaient ceux dont il fournissait le sujet.

Avec cela il y avait en lui un fonds inépuisable de bonté, de douceur; et cette aménité de caractère, il la montrait partout, dans toutes les circonstances de la vie. Que de générations d'étu-

diants ont eu à s'en louer, et en ont profité! J'ai vécu près de lui pendant vingt-cinq ans; je lui ai vu des moments de tristesse et d'humeur; quel homme n'en a pas? mais des mouvements de colère, ou seulement même d'impatience, jamais. C'était d'ailleurs un modèle de délicatesse et de loyauté; et cette loyauté déjà si remarquable chez Boyer dans le commerce ordinaire de la vie, elle a fait aussi un des caractères dominants du praticien et de l'homme de science. Bientôt je me plairai à le mettre en relief sous ce dernier rapport.

Et combien il possédait de cette sagesse, de cette raison, de cette philosophie, tant souhaitable, qui exclut la vanité et l'orgueil en nous portant à ne nous priser que ce que nous valons réellement; qui quelquefois, autant que les sentiments religieux, nous prépare à supporter les grandes contrariétés et les peines de la vie; et qui se joint aux penchants du cœur, pour être la source des plus nobles actions et de la conduite la plus louable en toutes circonstances!

Quand il fut nommé premier chirurgien de Napoléon, et dans un temps de si grande effervescence et d'éclat, il n'y eut de changements dans ses habitudes que ceux qui étaient rigoureusement commandés par les nouveaux devoirs qu'il avait à remplir. A tous autres égards, il resta ce qu'il était, sans plus d'orgueil, sans plus d'ostentation, avec la même simplicité de manières et de mœurs. Aussi son amour-propre n'eut point à souffrir quand il

dut perdre ce titre brillant ; il oublia bientôt qu'il l'avait possédé, comme il oublia facilement aussi les avantages qui y étaient attachés : c'est le cœur seul qui chez Boyer ressentit vivement le revirement qui avait eu lieu dans la fortune de Napoléon.

Il avait été créé baron de l'Empire : il n'imita pas Haller, qui porta peut-être l'orgueil un peu trop loin ; mais jamais il n'a accolé ce titre à son nom que dans des actes publics ; nulle part on ne le trouve joint à sa signature ; il n'aimait pas qu'on le lui donnât dans la conversation ; et s'il l'a pris sur le frontispice de ses œuvres, c'est que ne pas l'y mettre eût été de sa part une affectation de modestie qui aurait pu paraître un excès d'amour-propre. Il savait donc réduire à ce qu'ils valent les hochets de la vanité.

Et quand vint pour lui le moment d'établir deux filles que le ciel lui avait accordées, il était à l'apogée de sa réputation, et son nom était entouré d'un grand prestige. Que rechercha-t-il chez ceux qui devaient être pour lui d'autres enfants? Des titres, une grande fortune présente? Non ; mais de l'honnêteté, un cœur droit, et un avenir en perspective. Après m'avoir donné l'une des deux, il confia le sort de l'autre à un jeune magistrat, digne de ceux qui l'ont si glorieusement précédé dans la même carrière, chez lequel un grand talent avait devancé les années, et qui remplit main-

tenant avec tant de distinction l'une des places de président à notre cour suprême de justice.

Un fils lui restait, à l'avenir duquel il dut aussi songer bientôt. Sans faire violence à ses goûts, il a dirigé son esprit vers l'étude et le travail, lui a inspiré l'amour d'une carrière indépendante; et après l'avoir fait consentir à embrasser celle qu'il honorait tant, Boyer dirigea lui-même, et lui seul, l'éducation chirurgicale de son fils. Cette éducation a porté ses fruits, et j'aimerais à dire jusqu'à quel point M. Philippe Boyer s'est montré digne du nom qu'il porte, si son éloge ne devait pas paraître déplacé dans ma bouche, à cause des liens qui m'unissent à lui.

Quel trait encore non moins significatif du noble caractère de Boyer que le suivant! Bien avant qu'il arrivât à l'Institut (c'est en 1825 seulement qu'il y est entré), il avait été mis à plusieurs reprises sur la liste des candidats; mais il y était avec M. Deschamps, qu'il considérait toujours comme son chef à la Charité, encore bien qu'il l'eût surpassé: mais il savait combien ce vieillard respectable, qui avait d'ailleurs rendu des services à l'art par ses travaux sur l'anévrysme et par son beau *Traité de la taille*, serait heureux d'avoir le titre de membre de l'Institut: toujours il s'est retiré devant la candidature de M. Deschamps, dont il a favorisé l'élection autant qu'il a pu le faire. C'est après M. Deschamps qu'il a été nommé; c'est lui qu'il a remplacé.

Ces belles qualités de l'âme, qui rehaussaient tant le mérite de Boyer, ont dû avoir quelque part dans l'éclat de son enseignement particulier. Les jeunes adeptes de la science, quelque vive et irréfléchie que puisse être leur imagination, doivent préférer à toutes autres les leçons qui émanent d'une source pure ; et presque toujours chez celui auquel incombe la mission d'enseigner, les qualités bonnes ou mauvaises de l'homme se montrent plus ou moins parfaitement à travers les paroles du professeur. Du reste, Boyer enseignait bien : non pas qu'il fût éloquent et disert, non pas que sa parole eût un grand éclat et un grand charme ; mais il avait une diction facile et toujours correcte ; et comme sa parole était plutôt lente que précipitée, on suivait sans peine le développement de ses pensées : ses vues, ses préceptes, se gravaient facilement dans l'esprit, d'autant qu'il n'y entremêlait jamais de longues digressions, moins encore des digressions oiseuses. Par modestie, sans doute, mais contrairement au moins à tant d'hommes si disposés à ne voir qu'eux dans la science, et à ne raconter que ce qu'ils ont vu, que ce qu'ils ont fait, il semblait se complaire à ne parler que très-peu de lui-même.

Dans ses leçons, Boyer marchait donc toujours droit au but, et d'ailleurs avec une méthode parfaite et une grande clarté, qui permettaient d'en comprendre parfaitement jusqu'aux moindres détails. Il ne lui manquait qu'un peu plus d'anima-

tion, et un penchant un peu moindre à traiter de la même manière, et avec le même ordre scolastique, des sujets très-différents, pour être un professeur parfait. Pourquoi faut-il que tant de qualités, qui lui étaient particulières sous ce rapport, n'existent plus que dans le souvenir de ceux qui ont connu Boyer, et doivent se perdre avec eux! On vit longtemps, on peut vivre éternellement dans la mémoire des hommes par les travaux qu'on laisse après soi; le talent du professeur s'évanouit avec celui qui le possédait: il n'est que viager, aucune trace n'en reste.

Cela est vrai pareillement de ce que l'on peut appeler l'habileté pratique soit en médecine, soit en chirurgie; et plus encore, à l'égard du chirurgien, de l'art avec lequel il applique les ressources dont il dispose, de celui surtout avec lequel il pratique les opérations; les opérations, que la jeunesse de nos écoles aime tant à voir faire, qu'elle recherche trop peut-être, qui ne constituent pas toute la chirurgie, à beaucoup près, mais qui en sont, à la vérité, la partie la plus difficile et la plus brillante. Comme l'art de professer, l'art, ou, pour mieux dire, le talent opératoire, le chirurgien le plus habile en fait jouir les hommes de son temps; mais il l'emporte avec lui dans la tombe. Presque toujours encore ce talent a son déclin, comme il a eu son apogée. Il y a des exceptions, mais elles sont rares; heureux ceux qu'on peut citer à cet égard! Aussi, en général, n'est-ce pas

au déclin de la carrière d'un chirurgien qu'on peut bien l'apprécier sous ce rapport; il faut l'avoir vu dans ce qu'il est permis d'appeler son beau temps.

Eh bien, Boyer avait possédé presque toutes les qualités du bon, du vrai, de l'excellent chirurgien, et il les a conservées, sinon jusque dans les dernières années de sa vie, du moins jusqu'à une époque déjà avancée de sa carrière. Avec quelle assurance et quelle grâce parfaite il opérait! C'était plaisir de lui voir l'instrument à la main. Et combien en même temps il était doux, patient, et plein de pitié pour le malheureux qui allait souffrir! Jamais une parole sévère, jamais un reproche ne sortait de sa bouche pour modérer les cris, les impatiences, ou les mouvements désordonnés du patient qui était entre ses mains. Jamais non plus de brusquerie envers ceux qui l'entouraient. Quelles que fussent les difficultés prévues ou imprévues qui pouvaient se présenter dans le cours d'une opération, il restait toujours calme, froid et impassible. En toute occurrence, il se hâtait lentement, et paraissait aller vite, parce qu'il ne perdait pas un seul instant en manœuvres superflues et inutiles. Il y avait dans son faire une application constante et rigoureuse des règles, des préceptes dont il s'était imbu, et qu'il aimait tant à répandre. Il n'entrait pas non plus dans son caractère de rechercher les difficultés pour le seul plaisir de les vaincre : il n'aurait pas voulu laisser après lui la réputation d'avoir été un chirurgien audacieux,

ou seulement l'un des plus hardis ou des plus entreprenants de son siècle. Aussi voyez en quels termes, dans son grand ouvrage, il blâme la conduite de Guattani dans un cas d'anévrysme inguinal; voyez avec quel empressement il saisit d'autres occasions de dire qu'en chirurgie la hardiesse a des bornes au delà desquelles elle devient témérité, ou même peut-être un crime. C'est bien ainsi, en effet, qu'on pourrait qualifier certaines entreprises dont il faudrait pouvoir oublier jusqu'au souvenir. Mais il faut dire que pendant la vie même de Boyer, et depuis lui, l'art s'est créé de nouvelles ressources qu'il n'avait pas soupçonnées; on a pénétré, si l'on peut ainsi dire, dans des régions inconnues: des tentatives heureuses ont été faites, qui sont de vraies conquêtes, qui ne s'étaient point offertes à la pensée de Boyer. N'en est-il pas ainsi dans tous les arts, où ce qui a été pendant longtemps considéré même comme impossible devient ensuite chose facile et simple? Et quels prodiges en ce genre notre siècle n'a-t-il pas enfantés (6)!

L'adresse et l'habileté que Boyer montrait en opérant, il les appliquait à toutes les autres choses dont se compose la pratique chirurgicale. C'était le même soin qu'il apportait dans la préparation des objets nécessaires aux pansements, dans les pansements eux-mêmes, dans l'application des appareils. Il y avait chez lui l'amour du bien, et du bien fait en tout. Il avait la conviction que tout en chirurgie, et cela doit s'entendre des choses les

plus minimes, comme des choses les plus importantes, comporte une perfection que, dans l'intérêt de nos semblables, il faut s'efforcer d'atteindre: et pour exprimer à sa manière, et dans un langage figuré, l'importance qu'il attachait à des détails pratiques dont on ne comprend pas tout d'abord l'utilité, et comme pour renfermer un ensemble de préceptes dans une formule agréable, il aimait à rappeler et rappelait souvent ces vers de notre vieux Clément Marot :

Minerve à tous ne départ ses largesses;
Moult savent l'art, peu savent ses finesses.

Et quelle sollicitude il avait pour les malades! De quels soins il les entourait! Avec quelle attention il les interrogeait, les étudiait, les observait! Aussi n'a-t-il commis que bien rarement, dans sa longue carrière, de ces erreurs graves de diagnostic, de ces fautes que le véritable ami de la science ne doit pas craindre de faire connaître. Mais, s'il se montrait observateur si soigneux, si attentif, c'était peut-être plus en vue de l'instruction des autres que pour lui-même; au moins je parle du temps où il était déjà riche de savoir et d'expérience. C'est qu'en effet Boyer n'avait pas au plus haut degré le goût des recherches longues, suivies, et minutieuses; il n'avait pas non plus cet esprit inquiet d'examen et d'étude qui conduit à creuser un sujet jusque dans ses dernières profondeurs,

et qui met à la poursuite de faits nouveaux et de vues nouvelles avec l'intention de reculer les limites de la science. Il avait grandi avec cette pensée, et était resté trop longtemps préoccupé de cette idée, qu'après Desault et les hommes qui avaient donné tant d'éclat à l'Académie de chirurgie, il n'y avait presque plus qu'à glaner dans le champ de la science, et que la science proprement dite et l'art avaient peu de progrès à faire. C'est pour cela qu'il n'a pas été novateur autant que ses hautes facultés lui auraient permis de l'être : c'est pour cela que, tout en ayant élevé par un travail opiniâtre un véritable et grand monument à la chirurgie, Boyer n'y a pas mis assez en évidence et en relief les fruits de sa grande expérience, ni surtout ceux d'une observation impatiente de découvertes. Il est vrai qu'on peut dire à son honneur et à sa gloire, en rapprochant de lui quelques hommes qui ont vécu de son temps, qui même s'étaient formés en partie à son école, que si, avec des prétentions différentes des siennes, ils ont laissé des noms brillants, ces noms ont déjà perdu quelque peu de leur éclat; dans l'histoire, ils n'éclipseront pas celui de Boyer, et seront plutôt éclipsés par le sien.

Une réflexion se présente à mon esprit; elle m'est suggérée par ce que je viens de dire du talent propre de Boyer; je ne puis résister au désir de l'exprimer en peu de mots. On dirait qu'il ne peut pas y avoir en chirurgie de talent supérieur à

tous égards, pour toutes choses, et sous tous les points de vue : surtout on voit peu d'hommes qui excellent de la même manière, et qui soient rigoureusement comparables. Peut-être la science et l'art profitent-ils de cette diversité d'aptitudes naturelles et de talents acquis. Chaque homme d'élite a son cachet ; chaque homme supérieur en chirurgie l'a été ou l'est d'une manière qui n'est pas celle d'un autre. Je l'ai dit, de nos jours, Boyer n'était pas Dubois, Dupuytren n'était pas Delpech, Desault n'était pas Pelletan, ni Pelletan, Chopart. Un peu avant ces derniers, Louis aurait donné, disait-on de son temps, et lui-même le disait, à ce qu'on assure, une partie de son grand savoir, et de son talent comme observateur, pour posséder une partie de la main habile de Boudou. Rapprochez quelques hommes qui mériteront également le titre d'habiles ou même de grands chirurgiens : l'un aura été un observateur profond, plutôt qu'un grand praticien ; un autre, plutôt excellent praticien que grand observateur ; un autre encore aura excellé surtout dans l'art d'opérer ; et parmi ceux qui ont brillé sous ce dernier rapport, celui-ci a eu en partage l'esprit d'innovation et de progrès ; celui-là n'a marché hardiment que dans les sentiers battus ; un autre aura aimé à surmonter des difficultés imprévues : c'est alors qu'il aura été ingénieux, tandis que d'autres le sont lentement et après de profondes réflexions. Je pourrais peut-être attacher des noms ou modernes,

ou déjà un peu anciens, à chacune de ces grandes nuances du talent ou du génie chirurgical; mais les convenances veulent que je m'en abstienne. Heureux celui chez lequel on peut les distinguer toutes, ou presque toutes, à un plus ou moins haut degré, alors même que ce ne serait pour aucune au degré le plus éminent! Tel peut-être était Boyer, qui d'ailleurs possédait en outre le talent et la passion d'enseigner.

Maintenant, Messieurs, ouvrons son grand ouvrage sur la chirurgie, cette œuvre presque immense pour le sujet, qui, vivement accueillie en pays étranger, comme en France, dès sa première apparition, fit bientôt oublier d'autres traités généraux du même genre qui l'avaient précédé, tels que ceux d'Heister, d'Hévin, de Lassus, de Benjamin Bell. Il avait au moins sur ces ouvrages l'incontestable avantage d'embrasser toutes les parties de la science, et de les présenter avec des développements inconnus ou inusités jusqu'alors. Dût-il, à son tour, ne bientôt plus paraître à la hauteur des connaissances nouvellement acquises, l'ouvrage de Boyer n'en sera pas moins consulté dans tous les temps pour la multitude des faits qui y sont consignés, et pour l'excellence des préceptes qu'il renferme. A côté d'ouvrages plus modernes, d'une valeur réelle, il sera pour longemps encore une source féconde d'instruction. C'est donc là qu'il faut chercher les titres durables qui recommanderont le nom de Boyer à la postérité.

Cet ouvrage, vous le savez, a onze volumes : n'est-ce pas déjà beaucoup que Boyer ayant conçu la pensée d'une telle œuvre, il ait pu la compléter bien avant même le terme de sa vie (7). Sans doute, la forme générale de cette œuvre n'est pas parfaite, même eu égard au temps où elle a été composée ; il manque quelque chose à l'ensemble, un peu surtout de l'esprit sagement philosophique qui, depuis le commencement de ce siècle, a pénétré jusque dans les sciences les plus austères, et dont la chirurgie elle-même comporte l'application autrement que comme un simple ornement (8). L'ouvrage de Boyer ressemble à certains monuments grandioses des arts, qui semblent inachevés, parce qu'ils sont dépouillés d'ornements, mais qui frappent par leurs belles lignes architecturales et leur noble simplicité, et qu'à cause de cela peut-être le temps semble avoir respectés : tel, si j'ose parler d'une chose aussi étrangère au sujet de nos études, ce gigantesque monastère de l'Escurial, d'un caractère si imposant et si sévère (9).

Mais jetez le voile sur les quelques défauts de l'ouvrage de Boyer, et voyez chaque objet en particulier. Avec quel ordre parfait tout y est présenté ! Quelle netteté, quelle précision dans les détails ! Pour chaque maladie, c'est le tableau le plus vrai, le plus fidèle, et le plus méthodiquement tracé de tout ce que son histoire doit embrasser. Avec quel soin surtout Boyer n'expose-t-il pas ce qui a trait au diagnostic, et ne précise-t-il pas les in-

dications relatives au traitement, pour aller au devant des embarras que peut éprouver, et des erreurs que peut commettre dans la pratique, celui qui n'a pas encore une expérience consommée, comme celui qui a déjà beaucoup vu ! Car ceux qui savent peuvent lire et relire avec fruit l'ouvrage de Boyer, comme ceux qui ne savent pas encore. On pourrait mettre en tête : *Indocti discant, et ament meminisse periti.*

Quel beau développement il a donné à l'histoire des maladies des os, dont on ne trouve qu'une première ébauche dans un livre abrégé qu'il avait fait rédiger et publier par Richerand ! Boyer avait dû recourir à ce moyen, pour prévenir la publication que des plagiaires, ou tout au moins des hommes peu délicats ou bien indiscrets, voulaient faire de son cours de pathologie externe. Depuis lui on a agrandi, et l'on s'efforce encore d'agrandir le sillon qu'il avait déjà creusé si profondément. Il faut féliciter quelques chirurgiens de nos jours, et en particulier notre collègue M. Malgaigne, de l'activité avec laquelle ils poussent leurs investigations sur cet objet important. Mais combien Boyer avait-il déjà dépassé et Duverney, et J.-L. Petit, et Manne, voire même Desault, surtout pour ce qui concerne les fractures et les luxations (10) !

Partout perce dans l'ouvrage de Boyer cette abnégation d'amour propre, cette franchise, cette complète sincérité qui honore tant à nos yeux et Pott, et J.-L. Petit ; sans lesquelles, en chirurgie,

l'homme le plus habile peut tromper à la fois et ses contemporains et la postérité ; sans lesquelles le plus beau talent perd de son éclat et de son prix. Sous ce rapport, la place de Boyer est marquée à côté des deux chirurgiens illustres que je viens de nommer, et qu'on devrait tant s'efforcer de prendre pour modèles : c'est ce que Desault, son maître, et d'autres, n'ont pas autant mérité. Tout ce que Boyer dit avoir vu, tout ce qu'il dit avoir fait, on peut le croire ; et après cela, ce serait faire injure à sa mémoire que de ne pas lui prêter une grande probité chirurgicale : il l'avait, en effet, au plus haut degré.

Partout aussi, dans son œuvre, se montre la bonne foi scientifique : partout, s'il a à utiliser des travaux anciens ou des travaux modernes, il reconnaît les sources dans lesquelles il a puisé, et rend justice à ses contemporains, comme à ses devanciers. Qu'il montre un peu de prédilection pour ceux-ci ; qu'en fait de recueils d'observations, il témoigne une grande confiance dans ceux de Fabrice de Hilden, de Van der Wiel, de Trioën, d'Harderus, de Roonhuysen, de Tulpius, de Gooch, de White, de Warner, de Saviard, de Ledran, etc. ; qu'ensuite il aime à puiser à pleines mains dans notre divin A. Paré, dans J.-L. Petit, dans La Motte, dans Pott, dans les belles collections académiques, comme les *Adversaria* de Ruysch, les *Opuscula pathologica* de Haller, et surtout dans les admirables mémoires de notre ancienne Académie de chirurgie ; et qu'il

montre, au contraire, un peu de tiédeur pour des sources moins anciennes, je ne crois pas qu'il faille lui en faire un crime. Et d'ailleurs, parmi les travaux qui de son temps étaient les plus modernes ou les plus nouveaux, a-t-il dédaigné ceux qui avaient une valeur réelle? Non. Il a mis à profit les recherches et les vues de Scarpa sur les anévrysmes, sur les hernies, sur les maladies des yeux, sur les pieds-bots. S'il a paru d'abord garder le silence sur ce qui s'était produit en chirurgie en Allemagne, en Angleterre, et au delà de l'Atlantique, ou s'il a tardé un peu à en tenir compte, c'est qu'à une certaine époque, les communications scientifiques étaient presque complétement interrompues entre la France et les nations étrangères; c'est que le mouvement des esprits n'était pas alors non plus porté, comme il l'est maintenant, vers ces heureux et faciles échanges par lesquels les peuples civilisés semblent mettre en commun leurs pensées et leurs lumières, et ne former qu'une république des arts, des sciences, et des lettres.

Enfin, cela est vrai, Boyer, par prudence, par sagesse extrême, par cet esprit de réserve et de circonspection qui était un des traits de son caractère, a montré dans tout le cours de sa carrière, et il en a déposé les marques dans son ouvrage, un certain éloignement pour tout ce qui était nouveau : il se méfiait quelque peu des changements un peu importants, des innovations dans la pratique chirurgicale ; du moins aurait-il voulu que ces in-

novations, ces changements, fussent tout d'abord empreints du sceau de la perfection. Cependant on l'a cru plus stationnaire et plus indifférent pour les progrès de l'art qu'il ne l'était réellement. Il accueille, il mentionne, il préconise dans son ouvrage tout ce qui de son temps, et presque sous ses yeux, s'est fait en chirurgie contrairement à ses goûts, aux habitudes qu'il s'était faites, ou même à ce qui pouvait paraître chez lui des préjugés. Ne parle-t-il pas en bien de la lithotritie, alors que cette belle conquête de la chirurgie moderne ne brillait encore que par les espérances qu'elle donnait, alors que son avenir était si incertain? C'est avec son agrément, à lui qui excellait tant dans l'opération de la taille, c'est sous nos yeux, à l'hôpital de la Charité, que non pas M. Civiale, mais M. Leroy d'Étiolles a fait ses premiers essais de lithotritie. Il permettait aussi que sous ses yeux je m'engageasse, comme je l'ai fait quelquefois, dans des voies ou tout à fait nouvelles ou déjà tracées par d'autres, mais encore peu fréquentées, et que je rappellerais s'il ne s'agissait pas de moi-même.

Et ce qui va étonner peut-être, c'est que presque sans y avoir pensé, et surtout sans s'en être beaucoup prévalu, il a payé un assez large tribut à l'esprit d'innovation et de progrès du temps où il a vécu; c'est que la chirurgie lui est vraiment redevable d'un asssez grand nombre de vues remarquables, d'observations précieuses. de modifications

utiles dans la thérapeutique d'un bon nombre de maladies, et de perfectionnements réels dans certaines opérations chirurgicales. Beaucoup ne lui sont point attribuées, parce qu'avec le temps on a perdu le souvenir de leur origine. Beaucoup aussi se sont introduites comme furtivement dans la science et dans la pratique, parce qu'il n'y avait pas, du temps de Boyer, une presse médicale aussi active que celle de nos jours; parce qu'on connaissait à peine, et que surtout Boyer ne connaissait pas cet art, si en vogue maintenant, et si fâcheux, de donner soudain une grande publicité à toutes les productions de l'esprit, et trop souvent aux choses les plus minimes.

Il faut placer en tête de cette partie du bagage scientifique de Boyer la belle description qu'il a donnée, description si vraie, si fidèle, de la fissure à l'anus.

C'est lui, je le crois du moins, qui a introduit dans la pratique l'exploration des tumeurs du scrotum en les faisant traverser par une vive lumière, principalement pour constater la demi-transparence de l'hydrocèle; en même temps qu'il préconisait en France le traitement de cette dernière maladie par des injections irritantes, tel que l'avait institué Monro.

C'est lui qui a contribué le plus à faire abandonner la ligature pour l'opération de la fistule à l'anus, et à faire adopter généralement l'opération par incision.

C'est lui qui a signalé le premier ce phénomène pathologique assez singulier, dont on n'a pas encore donné une explication bien satisfaisante, que nous appelons maintenant la crépitation douloureuse des tendons.

Il a été un des premiers chirurgiens qui, en France, au commencement du siècle, avaient eu l'heureuse pensée de faire rentrer dans le domaine général de la science tout ce qui a trait aux maladies des yeux, et qui avaient tant fait pour faire oublier une spécialité qui n'aurait jamais dû renaître ; il avait même perfectionné quelque peu l'opération de la cataracte par extraction.

Sa description des tumeurs fongueuses sanguines est assurément fort incomplète ; mais c'est la première qui existe dans la science : on ne connaissait avant lui que des faits isolés, en assez petit nombre même.

En même temps qu'il s'efforçait de rendre plus exacte et plus complète l'histoire des maladies des os, il perfectionnait la méthode de l'extension continuelle appliquée au traitement de quelques fractures, et particulièrement à celui des fractures du col et de la partie moyenne du fémur. Il y a de lui un appareil à extension permanente ou continue, comme il y en a de particuliers pour la fracture de la rotule et pour celle de la clavicule.

C'est à lui qu'appartient cette manière si simple de panser, au moment où elles viennent d'être faites, les grandes plaies qui doivent suppurer, en

les couvrant d'une pièce de linge fin, pour faire que la charpie qu'on applique ensuite ne s'y attache pas, et pour rendre moins douloureuse la levée du premier appareil. Dubois avait eu presque en même temps la même pensée, et couvrait les plaies récentes avec des disques minces d'agaric.

N'ai-je pas déjà mentionné les heureuses modifications qu'il a apportées à la forme et au mode de construction des aiguilles destinées soit à la suture des plaies, soit à la ligature des vaisseaux? Et quels heureux efforts n'avait-il pas faits pour perfectionner l'opération de l'anévrysme par l'ouverture du sac, par la méthode que de son temps on appelait la méthode ordinaire, et qui maintenant n'est plus que la méthode exceptionnelle? Et combien ne l'avait-il pas rendue d'une exécution plus facile, en adoptant le procédé de Mazotti, c'est-à-dire l'introduction momentanée d'un stylet ou d'une sonde dans l'artère, pour faciliter le placement des ligatures; et d'un succès plus probable, en faisant abandonner le tamponnement de la plaie après l'opération, pour laisser toute liberté aux vaisseaux collatéraux!

Ne lui doit-on pas l'introduction dans la pratique chirurgicale de la sonde conique, destinée à franchir les coarctations extrêmes de l'urèthre, instrument qu'il maniait avec une grande adresse, que ne doit pas employer tout chirurgien indistinctement, mais qui restera dans l'art à côté d'autres

perfectionnements qui ont été introduits dans le traitement des maladies des voies urinaires?

Et même, dans les dernières années de la vie de Boyer, on l'a vu, ce qui a excité une grande surprise, modifier la taille dite latéralisée, en substituant, pour la prostate et pour le col de la vessie seulement, une incision transversale à l'incision oblique.

Voilà, Messieurs, par quelle vie si occupée, si bien remplie, par quels travaux Boyer a laissé un nom si digne de nos hommages et de nos respects. Boyer sera éternellement compté parmi les plus illustres chirurgiens. Eu égard à l'époque où il a vécu, Boyer est le grand anneau qui lie le temps de l'Académie de chirurgie et celui de Desault à l'époque présente; et l'influence qu'il a exercée n'est point encore entièrement effacée. Boyer a fait école, non pas par une grande profondeur ou une grande hardiesse de vues, de pensées; non pas par quelques-unes de ces hautes conceptions qui donnent à une science, ou à l'art qui en procède, une grande impulsion, et en hâtent les progrès; non pas non plus par quelques-unes de ces grandes et heureuses inventions qui sont autant de manifestations du vrai génie; mais par son attachement aux pures et saines doctrines chirurgicales, et par son zèle incessant à les inculquer, à les répandre. Il a fait école en formant par ses leçons, ses conseils et son exemple, un grand nombre de disciples; en inspirant à tous les vertus sans lesquelles

la chirurgie, si cruelle déjà par elle-même, le paraîtrait mille fois plus encore. Il a fait école en montrant à ses contemporains, en montrant à tant de générations qui ont passé sous ses yeux pendant près d'un demi-siècle, l'alliance d'un grand talent et d'un beau caractère. Il a fait école en élevant à la science un monument dont le temps amoindrira sans doute la valeur, mais qui sera pour longtemps encore une source féconde d'instruction et de lumières.

BICHAT.

Maintenant, Messieurs, que n'ai-je à ma disposition d'autres pinceaux! Je le sens plus que qui que ce soit, et plus que je ne l'ai jamais senti; pour parler convenablement de Bichat, il faudrait être Bichat lui-même.

Généralement on se plaît à étudier les premiers temps de la vie d'un homme qui s'est fait un grand renom, comme on aime à connaître la source d'un grand fleuve, ou l'origine d'une grande nation. C'est qu'en effet, il y a chez des hommes jeunes encore, ou même à peine sortis de l'enfance, des penchants qui sont comme les premiers éclairs du génie, ou bien des actes d'intelligence ou de courage qui sont comme le crépuscule d'un grand caractère ou d'une grande vie. On aime à savoir jusqu'à certains événements dans lesquels leur vie peut avoir été compromise. Sous ce double rapport, l'enfance et la première jeunesse de Bichat ont présenté des circonstances vraiment remarquables. Si j'avais plus de temps à ma disposition, j'aimerais à les indiquer toutes, parce que toutes, en effet, intéressent. Je dirai seulement que, dès l'âge de sept à huit ans, Bichat se plaisait à ouvrir et à disséquer des chats, des chiens, sous les yeux de son père, médecin, homme vénéré, qui dirigea

sa première éducation ; que plus tard, quand il lui fut permis de se livrer au plaisir de la chasse, il le faisait principalement pour avoir d'autres animaux à disséquer ; de même pour les poissons que la pêche lui procurait. Je dirai encore, et l'on n'apprendra pas sans quelque émotion, que lorsqu'il était au collége, il faillit, dans une promenade sur les bords du lac de Nantua, être, lui seul au milieu de ses camarades, poussé et englouti dans le lac par d'énormes pierres détachées d'un rocher ; et qu'à Lyon, pendant le triste et mémorable siége de cette grande ville, Bichat, tout jeune encore qu'il était, se distingua par des actes vraiment extraordinaires de courage et de dévouement. J'ignorais ces premiers méandres de la vie de Bichat ; jamais je ne les lui avais entendu raconter ; je les ai appris tout récemment d'un sien frère, dont il était l'aîné de quelques années seulement, qui vit encore, qui sans doute est au milieu de vous, Messieurs, et m'entend.

Bichat était donc né d'un père médecin. Il avait eu l'esprit nourri par de fortes études, et avait reçu en même temps cette éducation d'exemple qui a pu influer sur ses goûts, et déterminer le choix qu'il fit de la carrière médicale. Les circonstances du temps y contribuèrent sans doute un peu ; surtout elles lui avaient procuré l'occasion d'être utile pendant le siége de Lyon, et d'être élève à l'hôtel-Dieu de cette grande cité sous Marc-Antoine Petit. C'est après le siége, et pour échapper à des ri-

gueurs dont les membres de sa famille, et lui plus particulièrement, étaient menacés, qu'il vint à Paris, où il continua ses études sous Desault; Desault, qu'il charma bientôt par son intelligence, et dont en très-peu de temps il devint un des élèves privilégiés, le commensal et le collaborateur.

Que Desault eût vécu plus longtemps, comme cela pouvait être, très-vraisemblablement Bichat se serait mu dans l'orbite du maître qui l'avait adopté, et qu'il chérissait; il aurait cédé à l'impulsion que Desault lui avait communiquée; et si sa vie, si promptement interrompue, s'était prolongée, peut-être eût-il laissé après lui la renommée d'un grand chirurgien, au lieu de s'être rendu célèbre comme anatomiste et comme physiologiste. C'est qu'il était de ces esprits supérieurs qui, sous l'empire de circonstances variées, peuvent presque indistinctement s'élever dans des sphères différentes. Bichat aurait pu arriver à la gloire par d'autres routes que celle qui l'y a conduit. Il y a, dans quelques-uns de ses ouvrages, des pages qui, pour le style, sont en quelque sorte empreintes de l'élan poétique, et dans tous un mouvement, une animation, un penchant à des images, à des métaphores, qui semblent indiquer qu'il eût été poëte, ou tout au moins littérateur distingué, s'il l'avait voulu. Je lui ai entendu dire que dans sa jeunesse il avait fait quelques pièces de vers. Et à combien de sujets différents n'aurait-il pas pu appliquer avec succès son esprit à la fois d'analyse et de

systématisation, ou son goût pour les méthodes et les classifications !

Quant à l'éclat avec lequel il aurait pu cultiver la chirurgie, aux progrès qu'il aurait pu lui faire faire en marchant sur les traces de Desault, il y a plus que de simples conjectures à former. Il avait de l'adresse pour les expériences sur les animaux vivants : n'est-ce pas une heureuse disposition préliminaire pour les opérations chirurgicales ? Il n'avait encore presque rien vu, et surtout presque rien fait par lui-même ; voyez avec quelle hardiesse, on pourrait presque dire avec quel esprit d'indépendance, il traite tant de sujets divers dans cet ouvrage qu'il a publié sous le titre d'*OEuvres chirurgicales de Desault,* et à un âge où tant d'autres en sont encore à apprendre. Au début de sa trop courte carrière, il a fait quelques cours d'opérations, à l'un desquels j'ai assisté ; et maintenant que je recueille mes souvenirs, je puis assurer que ces cours avaient, pour le temps surtout, une certaine originalité. N'y a-t-il pas de lui en instruments propres aux opérations, en procédés opératoires, en interprétations de phénomènes dans quelques maladies chirurgicales, des innovations ou des vues, qui, si elles ne sont pas toutes également heureuses, témoignent au moins d'une grande aptitude en ce genre ? Je voudrais pouvoir les rappeler : c'est avec regret que je les passe sous silence (11).

Et parmi les vieux papiers de Bichat, que je

parcourais encore tout récemment avec tant de plaisir, lesquels ne contiennent d'ailleurs d'autres manuscrits un peu remarquables et inédits que deux discours, l'un sur l'anatomie, l'autre sur la physiologie; et ce sont deux discours préliminaires de cours, car ils sont incomplétement rédigés, car on lit en tête de chacun des deux l'appellation *Citoyens;* parmi ces vieux papiers, dis-je, on trouve éparses une foule de notes relatives à la chirurgie : ce sont des titres de petits mémoires à composer. Que ne m'est-il possible d'en rapporter seulement quelques-unes, en les prenant au hasard, et telles qu'elles sont écrites sur des petites feuilles volantes! Elles intéresseraient comme intéressent ces croquis, ces petits dessins, ces esquisses légères qu'un grand peintre jette à la hâte sur le papier (12).

Et toutes ces idées, toutes ces émanations d'une pensée toujours en travail, elles étaient neuves alors, et vierges pour Bichat lui-même; c'étaient comme des pierres d'attente ou des sujets d'études déposés d'avance sur le papier, et dont il ne voulait pas que le souvenir lui échappât. On n'en trouve aucune qu'il eût déjà mise en œuvre dans cette collection de mémoires que j'indiquais à l'instant, qui porte le titre d'*OEuvres chirurgicales de Desault*, ni dans le dernier volume du *Journal de chirurgie*, ni non plus dans le *Traité des maladies des voies urinaires;* ouvrages divers que Bichat composa à la hâte, et qu'il publia immédiatement

après la mort de Desault, à la fois pour honorer la mémoire de son maître, et pour venir en aide à la veuve de cet illustre chirurgien. Elle avait accueilli la jeunesse de Bichat; un attachement sincère, mais honnête et sérieux, les unissait l'un à l'autre; c'est chez la veuve de Desault qu'il demeurait; c'est chez elle qu'il vivait, c'est chez elle qu'il est mort; elle était près de lui, avec Esparron et moi, quand il a rendu le dernier soupir.

N'est-ce pas déjà une chose remarquable et qui annonce une grande puissance intellectuelle, que cette première ardeur avec laquelle Bichat a cultivé la chirurgie, que cette disposition à en remuer le sol et à y tenter des innovations? N'est-il pas remarquable encore qu'un tel homme ait ainsi suspendu pendant quelques années le vol hardi qu'il allait bientôt prendre vers les régions les plus élevées de la science? On saisit à peine le lien qui unit ses premiers travaux avec ceux qui ont plus particulièrement donné à son nom l'éclat dont il jouit. Cette sorte de transformation du génie, cet élan de l'esprit presque en même temps, ou du moins à deux époques de la vie rapprochées l'une de l'autre, dans des directions sinon opposées et contraires, du moins fort différentes, est l'heureux privilége d'un petit nombre d'hommes. Parmi ceux qui ont brillé dans les sciences médicales, et qui ont légué leurs noms à la postérité, il en est un particulièrement auquel on peut comparer Bichat; leurs génies se rapprochent; c'est

John Hunter. Je me trompe peut-être; mais, à mon sens, Bichat est le John Hunter de la France.

Il faut en convenir, au reste, le moment où Bichat donna à ses pensées une autre direction et quitta les hautes études chirurgicales pour tracer de nouveaux sillons dans le champ de l'anatomie et de la physiologie, était on ne peut plus favorable. A cette époque, l'anatomie était étudiée et cultivée trop exclusivement au point de vue de ses applications à la chirurgie; c'était l'anatomie purement pratique, ou simplement descriptive, qui était en honneur : on s'occupait à peine de recherches sur la structure intime de nos organes; l'art et le goût des Ruysch, des Malpighi, et même des Hunter, qui de nos jours semblent prendre un nouvel essor, étaient en quelque sorte oubliés. On sentait même jusqu'au besoin de nouveaux ouvrages classiques sur l'anatomie; pour nous, ceux de Winslow et de Sabatier avaient vieilli, et ne satisfaisaient qu'incomplétement. Pour la physiologie, même langueur, même fluctuation dans les esprits, même temps d'arrêt, et même besoin d'hommes qui lui donnassent une grande impulsion et une physionomie nouvelle, en sachant allier la méthode expérimentale de Haller et de Spallanzani avec les vues philosophiques de Bordeu. Tout si prodigieusement riche qu'il est de ce que peuvent apprendre les expériences et l'observation, peut-être même à cause de cela, le grand ouvrage de Haller était trop monumental et trop

sévère. Les travaux de Bordeu, de Grimaud, de Lacaze, de Barthez, comme plus tard ceux de Dumas, étaient empreints de trop de philosophie, et d'une philosophie plutôt métaphysique que rationnelle, et tant soit peu nébuleuse. Cependant, en Allemagne, Sœmmering et Blumenbach cultivaient l'anatomie et la physiologie, dans un esprit plus convenable au temps. Un homme avait vécu en France vers la fin du siècle dernier, que Bichat avait pu connaître, dont les travaux lui ont servi quelque peu, dont il s'est inspiré quelquefois, et qui peut-être aussi aurait donné quelque impulsion à l'anatomie et à la physiologie : c'était Vicq d'Azyr. Mais Vicq d'Azyr avait eu, comme Desault, dont il était l'ami, une fin prématurée. Tous les deux étaient morts dans la même année, en 1795, succombant, a-t-on dit, au chagrin que leur causèrent les maux de la France à cette époque : et dans un moment Paris manqua de représentants de la physiologie, et d'hommes qui la cultivassent avec amour, à ce point que, lorsqu'après la tourmente révolutionnaire on s'occupa de la réorganisation des écoles, c'est à Dijon, l'une de nos villes de France, à la vérité, qui se sont fait le plus remarquer de tout temps par leur goût pour les sciences, que fut pris, pour enseigner ici à la fois l'anatomie et la physiologie, Chaussier; Chaussier, homme d'un savoir profond, joint à un esprit juste et droit, mais qui avait le grand tort, pour ne pas dire le travers, de laisser

trop souvent entrevoir, et entrevoir seulement, des trésors qu'il cachait aussitôt.

A l'époque que je rappelle, il y avait aussi à lutter contre les entraînements de la chimie, orgueilleuse à bon droit, mais trop orgueilleuse peut-être, de la révolution qu'elle venait d'éprouver. Besoin était que des esprits un peu sévères modérassent les prétentions de cette belle science, prétentions non moins grandes que celles qu'elle manifeste de nos jours, à gouverner la physiologie et la médecine, et qui s'exprimaient alors d'une manière si persuasive, si entraînante, par la bouche si prodigieusement éloquente de Fourcroy. Ce fut une des pensées de Bichat.

Tout en admirant le vol qu'il prit alors, il faut être juste : Chaussier, que je nommais à l'instant, concourut beaucoup à faire renaître le goût des études physiologiques, voire même à donner une autre direction aux études anatomiques. Chaussier, par ses leçons publiques, et Bichat, par ses cours particuliers, animaient le zèle de tous. Dans aucun temps, on n'avait vu autant d'ardeur ; et jamais probablement, on ne verra les murs de nos écoles placardés par les annonces d'autant de cours d'anatomie et de physiologie, à côté de beaucoup d'autres cours. Et figurez-vous que tous ces cours particuliers, qui n'étaient même pas interdits aux professeurs de l'École, étaient faits dans des lieux en même temps consacrés aux dissections. Combien était beau cet élan de l'ensei-

gnement particulier ! Combien cette époque a été grande et remarquable ! Que d'hommes, et quels hommes s'y sont montrés ! Que d'hommes, et quels hommes elle a produits ! C'est ce mouvement des esprits qui fit éclore les *Nouveaux éléments de physiologie* de Richerand, dont j'aimerais bien plus à rappeler l'immense succès, si je ne conservais pas un souvenir pénible des critiques injustes que l'auteur se plaisait à faire des ouvrages de Bichat, dont il reproduisait les doctrines, auquel il faisait continuellement des emprunts mal déguisés ; de Bichat, de cet homme si bon, si inoffensif, dont il était le compatriote, dont il avait été le condisciple et l'ami. Plus tard, et toujours par suite de ce même retour vers les études physiologiques, on vit paraître l'ouvrage de M. Adelon, ouvrage plus étendu, plus complet, et surtout plus consciencieux que celui de Richerand, et qui reproduisait en partie les doctrines de Chaussier.

De toutes ces écoles particulières qui donnèrent tant d'activité aux études vers la fin du siècle dernier et dans les premières années de celui-ci, et qui caractérisent cette époque d'une manière si remarquable, celle de Bichat fut bientôt l'école dominante : les élèves se pressaient dans son amphithéâtre, soit pour les travaux anatomiques ou les dissections, soit pour les leçons d'anatomie et de physiologie (13). Bientôt, en effet, il cessa d'enseigner la médecine opératoire, et l'on ne tarda

pas a s'apercevoir qu'il se livrait à des études si profondes en anatomie et en physiologie, principalement dans l'intérêt de la médecine proprement dite, et en vue de ses futurs progrès. Aussi combien sa joie a été vive quand il fut nommé médecin adjoint à l'Hôtel-Dieu. Il n'avait pas encore trente ans. Avec quel zèle, hélas ! si promptement interrompu, il a rempli des fonctions qui lui permettaient de poursuivre, en leur donnant une nouvelle base, les recherches qu'il avait commencées sur l'anatomie pathologique. C'est un genre d'études que Bichat a beaucoup contribué à faire revivre parmi nous. Il voulait, avec un autre point de départ et d'autres pensées pour l'avenir, suivre la route tracée par Morgagni ; et vous ne serez pas surpris d'apprendre qu'il joignit bientôt à ses cours d'anatomie et de physiologie des leçons d'anatomie pathologique : c'en était en quelque sorte le complément.

C'est de tout cela, mais de cela seulement, que se composait l'enseignement de Bichat. Je me trompe ; quelques mois avant sa mort, Bichat avait entrepris un cours de matière médicale. Avec les malades qui lui étaient confiés à l'Hôtel-Dieu, il avait les moyens d'observer, d'étudier l'action des médicaments ; il pouvait se livrer à des expérimentations, et de cette manière, confirmer ou rectifier ses vues, ses pensées, ses idées plus ou moins arrêtées, et toutes les préoccupations de son esprit sur l'homme en santé et en maladie. Car,

par un enchaînement naturel, dont sa haute raison avait dû être frappé, l'homme soumis à l'action indiquée d'un ou de plusieurs médicaments est un être dont la vie, dont l'état physiologique, bien que modifié déjà par la maladie, doit avoir une concordance quelconque avec l'état normal.

Ce cours de matière médicale, que Bichat n'a pas pu terminer, avait eu un grand succès. Le quinquina et les effets thérapeutiques de cette substance avaient été le sujet des dernières leçons. J'y assistais, et j'ai parfaite souvenance de la chaleur et de l'accent de conviction avec lesquels Bichat développa cette pensée, que d'autres avaient eue déjà peut-être, qui depuis lui a fait le fond de quelques théories sur la fièvre intermittente : toute périodicité, toute intermittence chez l'homme et les animaux, procède du système nerveux ; c'est l'action nerveuse qui les enfante : or un état intermittent ou périodique doit être l'expression d'un trouble, d'une anomalie, dans les fonctions du système nerveux ; c'est ce système qui doit être le siége immédiat, le foyer de la fièvre intermittente. Quelques autres vues émises dans ce cours ont été reproduites dans des dissertations inaugurales du temps, même après la mort de Bichat, par exemple dans celle de Gondret sur les purgatifs. D'autres dissertations non moins remarquables avaient reproduit beaucoup de ses vues sur différents points de physiologie. C'est ainsi que dans tous les pays, et à toutes les époques, les travaux de ce genre

reflètent les doctrines qui sont le plus en faveur, et pourraient servir à faire l'histoire de la science.

Le moment où Bichat faisait ainsi les premiers pas dans la médecine d'observation, et ce qu'on peut appeler aussi la pratique médicale, fut marqué par une sorte de révolution dans sa manière de travailler, dont personne n'a pu être frappé autant que je l'ai été moi-même. Jusque là il avait peu lu; il n'avait qu'un très-petit nombre d'ouvrages dans sa bibliothèque, et connaissait imparfaitement ceux dont on peut croire qu'il avait dû nourrir son esprit pour se poser ainsi en réformateur. Il avait voulu presque tout tirer de son propre fonds. Soudain la passion des livres s'empare de lui; en très-peu de temps, il se compose une bibliothèque sur toutes les parties de la médecine, puis consulte pour tous ses travaux les ouvrages de ceux qui l'ont précédé; et je ne saurais dire jusqu'où il a poussé les recherches préliminaires pour son cours de matière médicale, et jusqu'à quel point aussi il avait travaillé chacune des leçons de ce cours, auquel il attachait une grande importance, et qui semblait devoir être, pour quelque temps au moins, son occupation favorite.

L'enseignement, même un enseignement remarqué, et qui attirait la foule, ne devait pas suffire à la prodigieuse activité de Bichat, à la fécondité de son esprit, ni moins encore à l'espèce de renommée qu'il convoitait. Il le savait; les succès qu'on obtient par la parole, même les plus éclatants et

les plus légitimes, sont bien souvent précaires et passagers ; ils ne retentissent pas toujours au loin ; c'est par des œuvres durables qu'on sert réellement la science ; c'est par de telles œuvres seulement qu'on peut laisser un nom à la postérité. La puissante imagination de Bichat ne resta pas stérile sous ce rapport ; et, comme s'il eût tristement pressenti que sa vie serait coupée avant le temps, en quatre années, il produit plusieurs ouvrages dont un seul aurait suffi à l'illustration d'un homme. C'est d'abord son *Traité des membranes*, que suivirent bientôt ses *Recherches physiologiques sur la vie et la mort ;* puis son *Anatomie générale,* et enfin les premiers volumes de son *Anatomie descriptive.* Ce sont là ses ouvrages principaux, ceux qui font réellement sa gloire ; mais il y avait préludé par quelques mémoires qui maintenant n'ont plus qu'une valeur historique, et qui contiennent pourtant déjà le germe des vues auxquelles il devait donner plus tard de si beaux et de si grands développements. On les trouve dans la collection des mémoires de la Société médicale d'émulation, société qui travaille encore après plus de cinquante années d'existence, et dont Bichat avait été l'un des fondateurs. On lui attribuait, dans le temps, le discours préliminaire du premier volume de cette collection, discours sans signature, où se peignent déjà bien, en effet, la manière et l'esprit de Bichat. On y trouve déjà cette pensée qui lui était si familière, qu'il a tant de fois et trop de fois reproduite,

plus pompeuse qu'absolument vraie, que la nature est avare de moyens et prodigue de résultats. Il y donne un avertissement utile, mais peut-être trop caché sous le voile de l'allégorie, avertissement qui convient aux travailleurs de tout âge, autant à ceux qui veulent produire qu'à ceux qui sont encore à apprendre, lorsque, jetant le blâme sur des études trop superficielles, trop vagabondes, il dit qu'au lieu de faire comme le papillon qui vole de fleur en fleur, l'abeille épuise le nectar d'une plante avant de voler à des fleurs nouvelles.

Une si prodigieuse fécondité, une fécondité si précoce, et de tels travaux accomplis dans le laps de quelques années seulement, c'est déjà presque du génie; chez Bichat, c'est le génie marchant à pas rapides vers son apogée. Bichat a fait plus que justifier ce qu'a dit quelque part Montaigne, qu'un homme à trente ans doit avoir montré ce qu'il doit être un jour : c'est ce qu'ont fait Descartes, Pascal, Newton, et presque tous les hommes qui ont été grands dans les sciences et dans les arts. A trente ans, Bichat, dont le génie ne s'était pas épuisé sans doute, avait déjà conquis la gloire.

Dans l'appréciation à faire des travaux auxquels il a attaché son nom, on pourrait presque ne tenir aucun compte de son *Anatomie descriptive*. Non pas assurément que ce fruit de ses veilles n'ait un mérite réel; non pas qu'il n'ait été dans un temps, et qu'il ne puisse être maintenant très-utile pour les travaux anatomiques, et qu'il n'ait encore sur

d'autres ouvrages du même genre, même plus modernes, une certaine supériorité : voyez surtout, dans la partie qui a été faite par Bichat lui même ou sous sa direction, quels intéressants détails sont ajoutés à la description des os et des muscles sur les actes de la locomotion; c'est tout un système de mécanique animale, qui fait oublier la mécanique de Barthez. Mais déjà des mains étrangères avaient aidé Bichat dans la composition de cette partie de l'ouvrage; mais les mêmes mains ont dû se suffire à elles-mêmes, et travailler sans guide pour la composition du reste ou de la fin; et si quelque chose rappelle tant soit peu les principes et la manière du maître, ce n'est cependant plus Bichat lui-même. A cause de cela, l'ensemble de l'ouvrage manque quelque peu d'unité. Puis, lorsque Bichat en conçut la pensée, il tint trop à être novateur, même en anatomie descriptive : dominé qu'il était par ses vues en physiologie, il a voulu donner la physiologie pour base à l'anatomie descriptive, qu'il a en quelque sorte dépouillée de son caractère naturel; les considérations physiologiques y sont jetées avec profusion; en un mot, l'*Anatomie descriptive* de Bichat est peut-être trop physiologique (14).

C'est donc dans le *Traité des membranes*, dans les *Recherches physiologiques sur la vie et la mort*, et dans l'*Anatomie générale*, qu'il faut voir Bichat. C'est là qu'il faut saisir les grands traits qui le caractérisent, et le distinguent parmi les hommes qui

ont cultivé les sciences anatomiques et physiologiques. C'est là que sont déposées et présentées, dans un langage qui entraîne et qui charme, avec une méthode si parfaite, et un esprit vraiment philosophique, tant de faits qui étaient inconnus ou qui avaient été mal étudiés, tant d'aperçus nouveaux et ingénieux. Le *Traité des membranes*, les *Recherches sur la vie et la mort*, l'*Anatomie générale*, sont d'ailleurs comme une trilogie scientifique, où tout se lie et s'enchaîne, dont au moins les diverses parties sont étroitement unies et portent la même empreinte : le *Traité des membranes* est comme le début et l'annonce de l'*Anatomie générale;* c'est l'*Anatomie générale* en petit, ou pour l'une de ses parties seulement : et les *Recherches sur la vie et la mort*, principalement pour ce qui a rapport à la vie, pour ce que Bichat a appelé les propriétés vitales, se reflètent sur l'*Anatomie générale*, et lui donnent la lumière dont il a voulu qu'elle fût éclairée. On le sait, Pinel avait quelque peu devancé Bichat relativement à la division des membranes pour l'histoire des phlegmasies, dans sa *Nosographie philosophique;* mais combien ensuite Pinel a-il eu à puiser, et combien a-t-il puisé dans l'*Anatomie générale!*

Que tout soit exact et vrai dans cette triple composition de Bichat, qui renferme toutes ses vues en anatomie, toute sa doctrine physiologique ; que l'erreur n'y soit jamais à côté de la vérité ; que l'esprit d'hypothèse ne s'y montre pas quelquefois

à la place de l'esprit rigoureux d'observation ; en un mot, qu'on puisse suivre aveuglément Bichat dans toutes ses conceptions ; non, cela n'est pas ; tel n'a jamais été le sentiment des plus grands admirateurs de son génie. Penser ainsi, ce serait presque insulter à la mémoire de Bichat. Lui-même, s'il eût vécu, éclairé par de nouvelles études, et par ces deux grands maîtres en toutes choses et pour tout le monde, le temps et l'expérience, aurait, à n'en pas douter, modifié ses principes, comme il aurait suivi et adopté les progrès que la science aurait pu faire à côté de lui, et qu'elle a faits depuis lui. Pour le bien juger, il faut se reporter au temps où il vivait ; et ses erreurs, même les plus grandes, comme celles de tous les hommes d'élite, méritent encore une sorte de respect. On l'a dit avec raison, l'homme de génie qui se trompe ne se trompe pas comme un homme ordinaire. Eh bien, là même où Bichat a erré le plus manifestement, on le suit encore avec bonheur, avec plaisir, avec intérêt.

Besoin n'est pas que je signale longuement tout ce qu'il peut y avoir d'incomplet et d'inexact dans les travaux de Bichat, ni les quelques fâcheux écarts d'une si brillante et si féconde imagination. Ma tâche est bien plutôt de mettre en relief les services qu'il a rendus à la science, les lumières qu'il y a répandues, et tout ce qui peut attirer le respect sur sa mémoire. Qu'il me soit permis cependant d'user de quelque franchise, et de me laisser aller,

chemin faisant, à quelques critiques : la louange exagérée est presque toujours suspecte. En relevant chez Bichat quelques erreurs, et en signalant en peu de mots quelques imperfections dans ses travaux, je serai plus à l'aise pour dire ce qu'il y a de beau dans les productions de son génie, et l'influence qu'elles ont eue sur la médecine moderne. C'est ainsi que je paraîtrai, et que je veux paraître avoir été impartial et juste.

En physiologie proprement dite, c'est dans la partie qu'on peut appeler philosophique que Bichat a le plus dévié du sentier sévère de l'observation, et s'est le plus égaré dans le champ des hypothèses et des conjectures, lui qui disait tant, qui écrivait tant, que le moment était venu de dégager la médecine de toutes les vues systématiques qui en avaient ralenti la marche; qu'elle devait avoir désormais pour base la stricte observation, et n'être qu'une déduction rigoureuse des faits. Heureusement que quelques erreurs dans lesquelles il est tombé ne sont pas du nombre de celles qui peuvent avoir de graves conséquences, et que Bichat a pu presque impunément leur donner cours dans la science. Qui ne connaît sa division fondamentale des grandes fonctions de la vie en fonctions de l'espèce ou relatives à la reproduction, et fonctions propres à l'individu; et la division de ces dernières en fonctions animales ou extérieures, et fonctions organiques ou intérieures? 'est surtout ce partage des deux vies animale et

organique, qu'il s'est le plus attaché à établir sur des bases tirées de la comparaison de leurs organes respectifs, et des fonctions elles-mêmes dans leurs principaux phénomènes. La distinction est juste et bien fondée ; mais combien sont contestables et futiles quelques-uns des caractères qu'il a établis ! Que de vues hasardées, hypothétiques, ou fausses même, dans ce qu'il a prétendu, par rapport à la symétrie et à la non-symétrie des formes dans les organes, à la nécessité de l'harmonie d'action dans les organes symétriques, à l'habitude, aux passions ! Quelques remarques à cet égard, là où l'on trouverait matière cependant à d'amples considérations critiques.

Il est bien vrai que la symétrie des formes appartient particulièrement aux organes des fonctions extérieures, c'est-à-dire que tous ces organes la présentent ; mais elle ne leur appartient pas exclusivement, comme Bichat l'a prétendu : on la retrouve dans quelques-uns des appareils de la vie intérieure, même dans ceux de la génération ; et dans les organes auxquels elle semble le plus inhérente, elle n'est presque jamais parfaite. Encore moins est-il indispensable, pour le jeu régulier de ces organes, pour l'accomplissement parfait de leurs fonctions respectives, qu'il y ait entre leurs parties symétriques une complète harmonie d'action. Nombre de faits journaliers contredisent Bichat sur ce point. Et qu'aurait-il dit, lui que la nature avait si largement doté sous le rapport des

facultés intellectuelles, s'il avait pu savoir ce qu'il portait en lui-même, s'il avait su que son crâne offrait une conformation très-irrégulière, et que les deux moitiés de son cerveau n'avaient dû avoir ni le même volume, ni la même forme? Quel éclatant démenti aux deux lois de symétrie et d'harmonie d'action!

Et puisque la duplicité des organes, avec ou sans symétrie parfaite, ou à peu près parfaite, est en effet une chose si remarquable chez l'homme, et même dans la plupart des animaux, pourquoi, au lieu de s'arrêter à un seul point, Bichat n'a-t-il pas été conduit à méditer sérieusement sur cette sorte de dualité, sur son principe, sur sa raison d'être, sur ses conséquences, sur les effets si curieux qu'elle produit? Ces effets, ils sont immenses, et bien dignes des méditations du physiologiste, du médecin et du philosophe; et j'entrevois ce que l'esprit si pénétrant de Bichat aurait pu avoir à observer, combien de phénomènes curieux qui en dépendent il aurait eu à saisir, là et partout où cette dualité existe; dans les deux moitiés d'un même organe symétrique; dans les organes doubles destinés à la même fonction; dans les deux moitiés de tout notre être qui constituent l'homme droit et l'homme gauche, auxquelles la nature a départi une somme inégale de force et d'action; dans la double individualité des jumeaux, destinés à vivre séparément après leur naissance, mais qui ont été conçus simultanément, et ont vécu ensem-

ble dans le sein de leur mère, où ils ont puisé le germe d'une ressemblance quelquefois si parfaite, et, ce qui est plus singulier encore, de sympathies physiques et morales; et enfin dans ces associations monstrueuses de deux têtes ou de deux organes pensants réunis sur un même corps, comme chez Ritta et Christina, ou de deux êtres parfaits chacun en particulier, mais attachés l'un à l'autre par des liens indestructibles, comme l'étaient les frères Siamois, et devant vivre ensemble, agir ensemble, peut-être même penser ensemble, comme un seul être.

Ses considérations sur l'habitude ne sont pas non plus marquées au coin de la saine raison; et j'ose à peine dire que, sans l'avoir voulu, et contrairement aux sentiments de son âme, Bichat y a porté quelque atteinte à la morale. Oui, l'habitude modifie bien plus les phénomènes de la vie extérieure que ceux de la vie intérieure; oui, elle a bien plus de prise sur nos sens, sur nos pensées, sur les actes de notre volonté, que sur les fonctions organiques, qui sont en effet presque entièrement soustraites à son influence; oui encore, comme l'a dit Bichat, dans les choses qui sont de son domaine, l'habitude perfectionne le jugement, le rend plus fin, plus délicat et plus sûr; mais il n'est pas vrai, absolument au moins, qu'elle émousse le sentiment, et ce ne l'est ni au physique, ni au moral. Fort souvent, au contraire, elle donne à nos sensations, à nos impressions, plus de vivacité, et les

rend plus nécessaires à mesure qu'elles ont été plus reproduites. L'accoutumance, la simple accoutumance, ne se transforme-t-elle pas facilement chez l'homme en vifs désirs, en besoins impérieux ou même tyranniques? Ne sommes-nous pas aussi souvent dominés par la force de l'habitude que par l'amour de la nouveauté (15)? Au physique, les désirs, les besoins impérieux, sont presque constamment un mal. Source à la fois de peines et de plaisirs, ils enfantent ceux-ci bien moins souvent peut-être que les premières. C'est par eux que nous sommes heureux ou malheureux; et dans l'incertitude du résultat, la sagesse voudrait que nous ne recherchassions pas les sensations inutiles qui les font naître.

Mais au moral, l'habitude, si elle a quelquefois de funestes effets, n'est-elle pas plus souvent, au contraire, la source des plus nobles sentiments? N'est-ce pas elle qui fait naître ce besoin si doux de l'étude et du travail? N'est-ce pas d'elle que vient et la sainte amitié, et le plus pur amour? L'habitude l'a-t-elle émoussé chez vos maîtres, Messieurs, et n'est-il pas chez eux un effet de l'accoutumance, le bonheur que nous éprouvons à nous retrouver chaque année, au milieu de vous, et à vous rendre plus faciles les avenues de la science? Je n'aime donc pas que, dans un des plus séduisants passages de ses Recherches physiologiques, Bichat ait dit qu'il y a chez l'homme un irrésistible penchant à l'indifférence, et moins

encore, que si toutes les femmes avaient été jetées dans le même moule, ce moule serait le tombeau de l'amour. C'est un de ces élans irréfléchis de sa vive imagination ; c'est une pensée plus poétique que vraie. Et pourquoi donc Bichat lui-même était-il si fidèle à l'amitié, si constant dans ses affections?

Même erreur de sa part, mêmes reproches à lui adresser relativement aux passions. Que toutes nos passions vives ou légères, bruyantes ou concentrées, affectueuses ou terribles, justes ou injustes, honorables ou malveillantes, retentissent sur les principaux organes de la vie intérieure; qu'elles portent dans leurs fonctions un trouble, tantôt passager, tantôt plus ou moins durable, et qu'elles les ébranlent jusqu'à y faire naître, comme on le voit si souvent, des lésions organiques ; cela n'est que trop certain. Mais est-il vrai qu'elles les affectent de prime abord, qu'elles y aient leur siége immédiat, primitif, alors même qu'elles viennent d'être suscitées par de vives impressions venues du dehors? Non; cela n'est pas, cela ne peut pas être; la raison, d'accord ici avec la morale, repousse cette théorie. Pas de sensation complète sans conscience de l'impression ; et cette conscience n'est autre qu'un acte de l'intellect : tout ce qui peut enfanter soudainement les passions a donc pour premier aboutissant les centres nerveux. A plus forte raison, en est-il ainsi dans cet autre ordre de passions qui procèdent de nos facultés

affectives; c'est toujours un sentiment moral qui les produit et les constitue; et dans bien des cas, elles sont le plus sublime développement de l'intelligence et de la raison. C'est l'intelligence qui aime, qui hait, qui s'afflige; c'est bien plus encore à l'intelligence qu'appartient le besoin si impérieux chez quelques hommes d'être utiles, la passion de l'étude, la passion et l'amour de la gloire, etc. De là vient qu'avec une volonté forte, l'homme peut, jusqu'à un certain point, tempérer l'essor des passions les plus violentes. Et si tout était involontaire en elles, si elles étaient toutes, et toujours, sous l'empire des organes de la vie intérieure, si ces organes en étaient le siége primitif, immédiat, principal, et comme les régulateurs, comment pourrions-nous si bien, dans quelques cas, les cacher, les déguiser, et modérer même jusqu'à ce qui, dans leur expression à la face, provient du trouble de la circulation? J'aime à répéter après d'autres qu'il y a plus qu'une simple et brillante métaphore dans ce que Racine fait dire à Phèdre de ces femmes

> Qui, goûtant dans le crime une tranquille paix,
> Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.

Dirai-je un mot de cet effort si malheureux de Bichat pour définir ce qu'il y a peut-être de plus indéfinissable au monde, la vie? la vie, attribut suprême des êtres organisés; la vie, dont nous jouissons, mais pour un temps limité, nous êtres

pensants, sans savoir ce qu'elle est, sans connaître son origine, sa source, son principe, et dont il nous est seulement donné de saisir les actes principaux, les grands phénomènes; car il y a dans la vie de tous les êtres qui l'ont en partage des mystères que l'homme ne pénètrera jamais. Comment Bichat ne s'est-il pas contenté d'étudier ces phénomènes, dont il a fait une si belle exposition? Et pourquoi faut-il que, cédant à une de ces vaines prétentions dont ne savent pas toujours se garantir même les esprits supérieurs, il ait pu dire que la vie est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort? C'est présenter la mort comme un état positif dont la vie n'est que la négation; c'est comme s'il eût dit que la vie est l'ensemble des fonctions qui résistent à l'absence de la vie.

Il y aurait aussi à relever quelques-unes de ses vues sur ce grand phénomène de l'organisation, sur cette grande manifestation de la vie, source ou cause immédiate de tant de phénomènes secondaires, que nous appelons sympathie, et dont il a d'ailleurs si bien étudié, si bien exposé les effets aussi curieux qu'inexplicables. Pourquoi a-t-il admis des sympathies diverses? Il n'y a que des phénomènes sympathiques variés, soit dans l'état physiologique de l'homme, soit dans les maladies; la sympathie elle-même est une. Et quoi qu'elle soit inconnue dans son essence, elle n'existe pas moins en réalité. Le mot qui sert à exprimer ce lien mystérieux par lequel tant de parties di-

verses de l'économie correspondent entre elles, et se renvoient toutes leurs impressions, et jusqu'à leurs souffrances, n'en est pas moins significatif; non, il n'est pas plus un voile ingénieux à notre ignorance que les mots attraction, affinité, gravitation, etc. Comme chacun de ceux-ci, il traduit un grand fait.

Mais, Messieurs, à côté de ces taches, de ces ombres, qui sont comme de légers nuages sur un beau ciel, à côté de ces quelques erreurs d'un esprit privilégié, que de vues belles, et d'une incontestable utilité, Bichat a introduites dans la science! De combien de faits curieux n'a-t-il pas enrichi la physiologie! Que de clartés il y a répandues! Mon Dieu, la physiologie a changé depuis lui; elle a fait d'autres conquêtes, elle en fera encore; mais on n'oubliera pas qu'il lui avait donné une grande impulsion, et comme une physionomie nouvelle, sans compter que les travaux par lesquels il a immortalisé son nom en ont provoqué beaucoup d'autres, dont ils ont été comme les avant-coureurs.

Revenons d'abord sur sa grande division des fonctions de la vie. C'est comme le péristyle d'un beau monument. Nous l'avons dit, chez l'homme les fonctions sont de deux grandes sortes : les unes sont relatives à la reproduction, et constituent la vie de l'espèce; les autres se rapportent à l'individu lui-même, qui, avec elles. peut vivre sans celles-là; ce sont les fonctions individuelles. Ce

sont les fonctions propres à l'individu qui constituent plus particulièrement la vie de l'homme; car elles commencent quand il commence à être, et ne finissent qu'avec lui; au contraire des fonctions relatives à la reproduction, qui commencent tard, finissent de bonne heure, et ne sont en exercice que pendant à peine le tiers moyen de notre existence. C'est donc surtout la distinction de la vie animale et de la vie organique qui est le plus à considérer dans toute cette classification des fonctions de la vie : et cette classification n'est pas un simple plan d'études; non, c'est tout un système. Si quelques anciens et des modernes l'avaient entrevue, si Bichat, comme il en convient lui-même, en a puisé la première donnée dans Aristote, dans Buffon, dans Grimaud (de Montpellier), elle est devenue sienne en quelque sorte par tout ce qu'il a fait pour la justifier, et pour la présenter comme la division des phénomènes de la vie qui est le plus en harmonie avec les plans de la nature. Il faut bien qu'il en soit ainsi; car, avec ou sans modifications, elle domine dans la science la plus moderne; les termes qui la rappellent sont généralement consacrés en médecine comme en physiologie. On a oublié l'ancienne distinction des fonctions vitales, naturelles et animales, qui n'établit pas et ne fait nullement pressentir les liens qui unissent tous les phénomènes de l'organisation, et l'enchaînement de ces phénomènes.

L'esprit s'en empare et le saisit tout d'abord,

cet enchaînement des phénomènes de la vie, tel que Bichat le présente. Pour la vie animale, nos sens divers reçoivent des sensations qui sont transmises par des nerfs au cerveau, siége du *sensorium commune;* puis des déterminations, ou instinctives ou volontaires, émanent du cerveau, et par d'autres nerfs provoquent l'exercice des deux autres grandes fonctions par lesquelles nous réagissons sur les objets extérieurs. Ces fonctions sont la locomotion et l'exercice de la parole. Les premiers phénomènes de la vie animale sont concentriques, et s'accomplissent du dehors au dedans; les seconds sont excentriques, et s'accomplissent du dedans au dehors. Entre eux, avec eux, et pour eux, sont placées les opérations de l'intelligence, qui ont bien le cerveau pour siége et pour condition matérielle, mais dont le principe ou la cause immédiate doit être d'une plus sublime essence que celui des autres fonctions communes à l'homme et aux animaux. Bichat n'a rien dit à cet égard. Je ne pense pas eependant qu'il fût de ces esprits étroits qui tremblent, comme on l'a dit, au seul soupçon de stahlianisme, ni de ceux qui ne voient qu'une phrase harmonieuse dans cette pensée de M. de Bonald : *que l'homme est une intelligence servie par des organes.*

La vie intérieure, organique ou nutritive, se compose des absorptions diverses, de la digestion, de la circulation veineuse, de la respiration, de la circulation artérielle, des exhalations, des sécré-

tions, de la nutrition. C'est la double circulation qui est le centre, comme on le voit. Au sang, et à mesure que dans un premier cours il revient des différentes parties du corps, est apporté le produit des absorptions diverses, et particulièrement le chyle, qui provient des aliments élaborés par la digestion. Ce liquide subit ensuite l'influence de la respiration ; et par un autre cours il est porté à toutes les parties du corps indistinctement, pour fournir à quelques-unes les matériaux des exhalations, des sécrétions, à toutes les matériaux de la nutrition : et de toute cette série de phénomènes, résultent à la fois un mouvement de composition et un mouvement de décomposition de nos organes.

Les fonctions génésiques ne font une vie à part que quant à leur but, ou à la fin à laquelle elles tendent ; car leurs phénomènes dans chaque individu tiennent du caractère des deux vies animale et organique. Presque toutes les fonctions de celles-ci s'accomplissent dans les organes qui sont destinés à la reproduction ; elles en sont comme les éléments nécessaires. C'est qu'en effet, dans tout notre être, le but seul de chaque fonction est distinct ; il n'y a rien dans tout l'organisme qui soit absolument séparé ; toutes les fonctions se lient, s'enchaînent, s'influencent réciproquement, et sont comme dans une dépendance nécessaire les unes des autres. Cela est plus absolument vrai encore pour celles dont se composent les vies animale et organique. Il y a d'ailleurs des fonctions qui, par

le caractère de leurs phénomènes, sont comme placées sur les confins des deux vies, touchent à l'une et à l'autre, empruntent à l'une et à l'autre quelque chose qui les spécifie particulièrement.

Rien de beau comme le développement que Bichat a donné à ces premières données physiologiques.

Autre grande vue qui lui appartient. Dans l'ensemble des fonctions dont se compose la vie individuelle, trois actions dominent les autres, parce qu'elles sont actuellement, et à tout instant, indispensables à la vie générale. Les trois organes par lesquels ces trois actions s'accomplissent sont, pour employer une expression de Bordeu, qui l'appliquait à trois autres parties, sont comme le trépied de la vie; c'est comme un triumvirat dont les trois membres sont dans une dépendance mutuelle et réciproque; et ne peuvent fonctionner séparément : l'impuissance ou la nolonté de l'un d'eux entraîne plus ou moins immédiatement la cessation d'action des autres, et la mort. Ces trois organes sont le cerveau, dont l'influx est transmis au loin par les nerfs; le cœur qui, au moyen des artères, pousse le sang jusqu'aux confins les plus reculés de l'organisme; les poumons, dans lesquels s'accomplit, par l'air qu'ils reçoivent, le grand phénomène de l'hématose. L'action du cœur, l'action du cerveau, et l'action des poumons, voilà les trois fonctions éminemment vitales. Admirable enchaînement! Le cerveau fonctionne sous l'impression du sang que

le cœur lui envoie, conséquemment sous l'empire de cet organe, et médiatement sous celui des poumons, où le sang puise ses qualités stimulantes. Le cœur est à la fois sous la dépendance prochaine des poumons, d'où lui vient le sang revivifié par la respiration, et sous la dépendance éloignée du cerveau, sans l'influence duquel cette dernière fonction ne peut avoir lieu. Et les poumons enfin n'accomplissent, en effet, l'acte qui leur est dévolu qu'autant que peuvent agir les muscles inspirateurs et expirateurs animés par des nerfs qui émanent du système cérébro-spinal. Peut-être même y a-t-il quelque influence directe de ces nerfs sur les poumons eux-mêmes. La respiration, par cela même qu'elle est subordonnée à l'action du cerveau, est donc en partie dépendante de la volonté : mais, par une heureuse prévoyance de la nature, elle n'y est soumise que dans une certaine mesure ; et l'homme, qui n'a que trop souvent la funeste et criminelle pensée du suicide, peut bien ralentir un peu les mouvements de la respiraration, les suspendre même pour quelques instants, mais la puissance lui manque pour les faire cesser complétement par sa seule volonté.

C'est de là qu'est parti Bichat pour ses belles recherches sur la mort, ou ce qu'il serait peut-être mieux de dire, sur le mécanisme de la mort ; car, dans ces recherches, que je ne puis que rappeler, Bichat n'a fait que confirmer par des expériences, et appuyer par d'ingénieuses observations, ce que

ses méditations lui avaient appris sur le jeu des principaux ressorts de la vie. Elles en sont à la fois la confirmation et le corollaire. De quelque manière, en effet, que la vie s'éteigne, lentement ou par une cause violente, c'est toujours le cerveau, le cœur ou le poumon, qui est le *primum moriens ;* c'est toujours au moins par l'un de ces organes que commence la série, ou lente ou rapide, des phénomènes dont le terme est la mort définitive. C'est l'abolition de la fonction de l'un de ces organes qui en est la raison, le principe, la cause première ; les deux autres ne cessent de fonctionner qu'en second lieu : ainsi, pour le cœur, dans une syncope prolongée, dans une hémorrhagie foudroyante, et peut-être dans quelques empoisonnements ; ainsi, pour le poumon, dans les différentes sortes d'asphyxie ; ainsi, pour le cerveau, dans la commotion, dans l'apoplexie, etc. Et alors que l'homme succombe soit à la violence de quelque maladie aiguë, soit à une maladie de longue durée qui a miné lentement l'économie (car bien rarement la vie s'éteint-elle d'elle-même), il y a encore une telle succession dans les phénomènes précurseurs de la mort, qu'on peut saisir par lequel des trois organes principaux ou fondamentaux elle a commencé. C'est le plus souvent par les poumons, souvent encore par le cerveau, mais quelquefois aussi par le cœur ; et c'est seulement en ayant égard à la généralité des cas qu'on peut dire avec vérité que le cœur est chez l'homme qui a vécu l'*ultimum moriens,* comme

dans l'embryon il est peut-être le *punctum saliens* ou le *primum movens*. Et combien c'est chose curieuse, attachante et instructive, que l'analyse faite par Bichat de l'ordre dans lequel se succèdent, et du caractère que présentent les phénomènes qui amènent l'extinction complète de la vie dans les divers genres de mort : car la destinée de l'homme est qu'il cesse d'être d'un assez grand nombre de manières différentes.

L'asphyxie en est une, parmi les morts violentes ou plus ou moins soudaines; elle-même a encore des formes variées, et presque autant de physionomies différentes qu'il y a de circonstances diverses qui peuvent la faire naître; et peut-être n'en connaissons-nous pas encore tous les genres. L'incertitude la plus grande régnait dans les esprits avant Bichat, quant au vrai caractère de l'asphyxie. Il a débrouillé ce chaos, et il l'a fait en appelant à son aide des expériences dont les résultats auraient seuls suffi pour immortaliser son nom. Ça été un des triomphes de la méthode expérimentale appliquée à la recherche des phénomènes de l'organisation et de la vie. C'est ici que cette méthode brille du plus vif éclat. Un expérimentateur anglais, Goodwin, avait précédé presque immédiatement Bichat dans des expériences sur l'asphyxie, mais en avait déduit une fausse théorie. Plus heureux que Goodwin, Bichat, par les siennes, a découvert et démontré de la manière la plus positive, et au delà de toute espèce de doute, le vrai mode

de connexion de la respiration avec la vie. Qui ne connaît la première, la principale, la plus concluante peut-être, de toutes ses expériences, celle qui consiste à couper au cou et en travers la trachée-artère d'un animal, pour y adapter du côté de la poitrine un tube à robinet, en même temps qu'on ouvre, ou l'artère carotide, qui est dans le voisinage, ou une artère plus éloignée; expérience dans laquelle on voit le sang sortir de l'artère ouverte, ou vermeil ou noir, selon que le tube du robinet est ouvert ou fermé (16)? Contrairement donc à ce qu'avait pensé Goodwin, le défaut de respiration cause la mort, au moins dans les asphyxies par simple privation d'air, non pas parce que le sang, devenu noir, n'excite plus l'intérieur même des cavités du cœur, mais parce qu'il cesse de produire dans tous les organes, et dans la substance même du cœur, l'excitation sans laquelle ils ne peuvent agir. Ainsi de toutes les asphyxies produites par l'inspiration de gaz non méphitiques. D'autres peuvent avoir un caractère un peu différent, et quelque chose de spécial. La découverte de Bichat, jointe à ce que la chimie avait fait sur la composition naturelle de l'air, et la dissociation de ses éléments dans les poumons, a fait révolution en ce qui concerne l'influence de la respiration sur la vie.

C'est de là, c'est de cette détermination du véritable caractère de l'asphyxie, que Bichat est parti aussi pour introduire dans la science ces vues si

belles et si larges, que vous savez, sur la circulation; cette distinction, si bien fondée, de deux circulations, l'une petite ou pulmonaire, l'autre grande ou générale; et cet autre partage de tout le cercle circulatoire en deux grandes moitiés, circulation veineuse ou à sang noir, et circulation artérielle ou à sang rouge; chacune des deux moitiés coupée par le cœur, et un double système de vaisseaux capillaires les joignant l'une à l'autre, d'une part dans les poumons, où s'accomplit l'acte respiratoire, d'un autre côté, dans toutes les parties du corps indistinctement : car les poumons reçoivent pour leur vie propre une partie de ce sang artériel qu'ils ont élaboré, comme le cœur se distribue à lui-même, et aussi pour sa vie propre, une petite partie du même sang artériel qu'il envoie à tous les organes.

Mais le sang n'est pas le seul excitant de l'organisme; l'influx nerveux en est un autre : agent mystérieux qui a été tant étudié sous tous ses points de vue, et qui occupe tant encore les penseurs et les observateurs de nos jours. Ici encore Bichat nous apparaît, et son esprit investigateur éclaire un peu le sujet. Quoi de plus vrai et de plus philosophique, en effet, que sa distinction des deux systèmes nerveux, l'un cérébro-spinal, l'autre ganglionnaire, et de leurs influences respectives! Elle est bien plus importante au point de vue de la physiologie qu'au point de vue de la pure anatomie. Dans la pensée de Bichat, ce qui distin-

gue le plus les uns des autres les nerfs de la vie animale et ceux de la vie organique, ce ne sont pas leurs attributs ou caractères différents ; c'est bien plus le rôle qu'ils sont appelés à jouer dans l'économie ; c'est bien plus la destination des premiers à transmettre les sensations, et à porter aux muscles le principe des mouvements volontaires, et celle des seconds à présider aux actes de la vie intérieure ou organique, et surtout aux mouvements involontaires. Suivant Bichat, les nerfs ganglionnaires recèlent en eux-mêmes le principe de leur action, ou tout au plus le puisent dans les ganglions, qui en sont les origines ; tandis que les nerfs de la vie animale sont les subordonnés du cerveau et de la moelle épinière. Aussi, là où la fonction d'un organe a un caractère mixte, où les mouvements peuvent être à la fois soumis et soustraits à la volonté, il y a mélange des deux ordres de nerfs, comme dans l'œsophage, dans l'estomac, dans le rectum, dans la vessie, dans le diaphragme.

Déjà, sans doute, quelques particularités relatives à l'action des nerfs grands sympathiques avaient été remarquées par les anatomistes ; déjà l'on avait entrevu que ces nerfs jouaient dans l'économie un rôle spécial ; déjà même un physiologiste anglais, Johnston, avait dit que les ganglions étaient comme une barrière posée par la nature à l'empire de l'âme. Mais que sont ces idées vagues, à côté des vues élevées de Bichat sur ce point !

Seulement elles ne sont pas à tous égards d'une exactitude rigoureuse ; Bichat a laissé de nouvelles recherches à faire, de nombreuses questions à élucider, pour tout ce qui a trait à l'influence nerveuse. Il avait trop considéré les nerfs ganglionnaires comme tout à fait indépendants du cerveau et de la moelle épinière ; il n'avait rien présumé, ni de la localisation des nerfs cérébraux à leur origine, ni de la division des nerfs du sentiment et du mouvement, nerfs de deux ordres dont les filets peuvent se toucher, se mêler, s'entre-croiser, jusqu'à ce point qu'ils paraissent se confondre, en conservant leur destination propre, comme vous voyez les fils de nos télégraphes électriques tendus parallèlement à côté les uns des autres, et fonctionnant en sens contraire. D'autres devaient aller plus loin que Bichat. Lui-même reconnaîtrait, j'en suis persuadé, que la physiologie s'est enrichie de vérités nouvelles par les travaux de Shaw, de Charles Bell, de Marshal-Hall, en Angleterre ; de Legallois, de M. Magendie, de M. Flourens, et par ceux plus récents et non moins importants de M. Longet, en France. Peut-être Bichat a-t-il donné l'impulsion sur ce point, comme sur tant d'autres. Tout frappé, tout émerveillé, sans doute, qu'il devait être, comme tous les physiologistes qui l'ont précédé, de l'instantanéité de l'action nerveuse, instantanéité qui n'a de comparable, en effet, que l'électricité, et bien qu'il connût aussi l'affinité des nerfs pour le fluide électri-

que, aurait-il accueilli cette pensée moderne, que les centres nerveux, les nerfs et les organes dont ils sont les excitateurs, comme ceux d'où ils transmettent les impressions, forment ensemble un appareil électrique ou galvanique? Aurait-il admis une électricité animale? On peut en douter; pour moi, j'en doute beaucoup. Il me semble qu'une telle manière de voir n'aurait pas convenu à son esprit essentiellement, éminemment vitaliste.

Oui, Bichat était vitaliste, c'est-à-dire qu'il reconnaissait dans l'homme, dans les animaux, et dans tous les êtres organisés, un principe d'action, une cause insaisissable, inconnue dans son essence. inhérente à l'organisation même, sans en procéder, qu'au contraire elle régit et gouverne, au lieu d'en dépendre. Il n'aurait pas plus compris la vie sans l'organisation, que l'organisation sans la vie. Son esprit se serait révolté, j'en suis sûr, à la pensée de cet organicisme moderne qui admet l'organisation, sans s'inquiéter du comment elle a été faite et se maintient; sans se demander la raison de l'aptitude incessante de nos organes à agir, à fonctionner, et d'une manière rigoureusement déterminée; sans tenir compte aucun de tant de phénomènes qui, chez l'homme surtout, soit dans l'état de santé, soit dans les maladies, ne peuvent pas procéder de la seule structure de nos organes; qui enfin considère la vie, non comme la puissance motrice, mais comme un effet, une conséquence, et le résultat de l'organisation : système bâtard qui

ne paraît pas destiné à jouir d'une longue faveur. Que de faits puissants, que de considérations tirées de l'étude de l'homme dans tous les états physiologiques, normaux et anormaux, où il peut être, Bichat aurait pu invoquer pour combattre une telle manière de voir, pour démontrer qu'il existe en nous autre chose que la seule matière, et d'autres forces que des forces physiques et chimiques! Je sens, et je sens vivement, combien son esprit se serait montré inépuisable à cet égard; je crois voir toutes les armes dont il se serait servi, et c'est avec peine que je résiste au désir de m'en emparer, retenu que je suis par la crainte de paraître me substituer à lui-même.

Mais Bichat ne fait pas du principe de la vie une entité, une unité; il ne le personnifie pas, il le fractionne; il ne le reconnaît et ne l'a étudié que dans les facultés qui en émanent immédiatement, ou plutôt par lesquelles il se traduit et s'exprime dans nos organes. Ce sont ses degrés divers, ses manières d'être diverses, en un mot ce qu'on pourrait appeler ses modalités, que Bichat considère et désigne sous le nom de propriétés vitales, et qu'il oppose continuellement aux autres forces générales de la nature. Vous ne retrouverez dans la pensée de Bichat, dans son système, ni la nature des plus anciens philosophes ou même d'Hippocrate, ni l'archée de Paracelse et de Van Helmont, ni l'âme de Stahl, ni le principe vital tel que l'a considéré Barthez, et avant ce dernier, Gaubius, ni

seulement même la sensibilité et l'irritabilité hallérienne, ni l'incitabilité de Brown : Bichat est lui dans sa manière d'envisager la vie, ou plutôt les propriétés vitales ; et cette manière de considérer la vie, toute son *Anatomie générale* en est empreinte ; on l'y retrouve à chaque page, dans l'histoire de chaque système d'organes. Ne faut-il voir dans cette partie de sa doctrine physiologique qu'un fâcheux élan de l'imagination, qu'un ensemble de suppositions stériles ou d'hypothèses gratuites, et qu'un mirage trompeur ; ou bien, sauf quelques taches qui ont encore de l'éclat, sauf quelques vues trop hasardées peut-être, faut-il y voir, au contraire, une interprétation plausible, et sinon rigoureusement vraie, du moins vraisemblable et admissible, des actes les plus mystérieux de la vie, et lui en faire un nouveau titre à notre admiration? Vous devinez, Messieurs, de quel côté ma raison penche.

Je voudrais pouvoir remettre ici en lumière le mauvais comme le beau côté du système de Bichat sur les propriétés vitales, et distinguer ce que ce système a de vrai et d'utile d'avec ce qui en est simplement séduisant et stérile : mais le moment serait mal choisi peut-être pour agiter une telle cause, pour entrer dans un débat si important. Il y a aussi des difficultés que je n'oserais pas aborder. Ma parole n'aurait pas non plus, je le sens, assez d'autorité pour faire croire que je les ai résolues. D'ailleurs le temps me presse, et je n'oublie pas

que j'ai à revenir un moment sur ce qu'il faut considérer comme le plus beau monument que Bichat ait élevé à la science, comme son plus beau titre à la renommée, comme celui qui doit lui survivre éternellement, l'*Anatomie générale,* et que j'ai à faire aussi le tableau des rares et belles qualités de son âme.

Qu'étaient ces quelques généralités qu'on trouve dans les ouvrages d'anatomie du siècle dernier en tête de la description particulière des os, des muscles, des artères, des veines, et des nerfs, seuls organes qui parussent se prêter à être considérés dans leur ensemble? Des notions abrégées et tout à fait élémentaires sur les caractères généraux de chacun de ces groupes d'organes, sur les dispositions communes aux diverses parties dont chacun d'eux se compose; quelques vues aussi des plus simples sur eur structure; rien de plus. Il était réservé à notre siècle de voir naître ce que Bichat a nommé l'Anatomie générale. C'est lui qui a créé à la fois et le nom et la chose. Qu'elle est belle, qu'elle est grande, cette pensée de considérer isolément chacun des différents tissus organiques qui, liés entre eux, composent tout notre être physique, et d'étudier dans chacun d'eux, en particulier, ses formes générales, ses attributs physiques ou matériels, son organisation intime, autant qu'il est possible d'y pénétrer, et ses éléments constitutifs, et les propriétés de toutes sortes qui lui ont été départies, et la part d'action qui lui a été dévolue

dans l'ensemble des actes de l'économie, et jusqu'à ses métamorphoses successives aux différentes époques de la vie! car tel est à la fois le plan, l'esprit, et le but de l'*Anatomie générale*. A quelle distance ne sommes-nous pas de ce qui se disait autrefois sur les quelques organes plus ou moins généraux que j'indiquais à l'instant, et alors qu'on savait déjà cependant que le corps de l'homme est un assemblage de parties très-différentes les unes des autres, tantôt isolées et distinctes, tantôt unies entre elles en nombre plus ou moins considérable, et paraissant même quelquefois confondues.

Ce si beau travail de Bichat est toute une anatomie nouvelle ajoutée à l'anatomie ancienne. Sans doute on peut y voir des lacunes, peut-être quelques superfluités. Et comment n'y aurait-il pas des imperfections dans une œuvre de cette importance, qui fut accomplie par Bichat presque aussitôt qu'il en eut conçu l'idée, en même temps qu'il faisait un premier cours sur la matière qui devait en être l'objet! Ce qu'on ne sait pas, c'est qu'il nous avait chargés, son cousin Buisson, et moi, de rédiger le plus soigneusement possible les leçons de ce cours, en quelque sorte improvisé, espérant que nos rédactions pourraient lui servir pour la composition de son ouvrage; c'est que quelques pages en effet de l'*Anatomie générale*, mais quelques-unes seulement, et très-probablement les moins bonnes, et pour le style et pour la coordination

des pensées, proviennent de ce travail préparatoire.

Dirai-je quelques-unes de ces imperfections de l'*Anatomie générale* qu'il semble que Bichat aurait pu facilement éviter? Non. Elles ont été généralement senties et relevées par tous ceux qui ont voulu ou abréger, ou développer, ou refaire cette œuvre si grande et si belle (17). Il en est une toutefois que je signalerai en peu de mots, parce qu'elle me paraît entacher quelque peu l'*Anatomie générale*. La voici. Après avoir poussé trop loin peut-être la distinction des systèmes, Bichat n'a pas suffisamment divisé chacun d'eux; il en a considéré les différentes parties comme trop semblables à elles-mêmes, ou comme ne différant les unes des autres que par certaines dispositions physiques secondaires; du moins n'en a-t-il pas fait assez ressortir les grandes particularités. Chaque système d'organe est, ou continu à lui-même, comme on le voit pour la peau, pour les membranes muqueuses, pour le tissu cellulaire; ou composé de fractions isolées les unes des autres, comme les os, les muscles, les nerfs. Eh bien! nulle part, dans aucun système, il n'y a complète homogénéité entre les différentes parties qui le composent: si parfaitement identiques qu'elles paraissent à la première vue, ou même à l'analyse anatomique, la nature a introduit dans leur structure des modifications cachées. Si ce n'est pas l'organisation intime qui est nuancée; c'est la vie qui diffère, et dont le

caractère propre s'exprime, se traduit dans une foule de circonstances et d'une foule de manières. Il n'y a pas d'exagération à dire que les différentes parties d'un même système d'organes sont comme autant de petits systèmes particuliers. C'est par les maladies surtout que l'analyse s'en fait tous les jours sous nos yeux. Cela est d'autant plus manifeste, que les tissus organiques ont une vitalité plus grande: mais on peut le remarquer jusque dans les parties les plus faiblement organisées et les moins vivantes du corps, dans les os, dans les cartilages, dans les parties fibreuses. S'il était possible que l'on contestât sérieusement la vie propre des organes, et l'existence en nous d'un principe qui anime l'organisation, et la suppose sans en dépendre, on trouverait dans l'étude et l'observation des maladies au point de vue que je viens d'indiquer un puissant argument contre une doctrine aussi déraisonnable.

Peut-être a-t-on dit, et peut-être dit-on encore, que Bichat, qu'un esprit à vues si élevées, aurait dû invoquer plus qu'il ne l'a fait le secours de la chimie pour la détermination du caractère propre de chaque tissu organique; que peut-être aussi il aurait pu recourir aux observations microscopiques, que depuis lui on a tant cherché à utiliser. Ce reproche est mal fondé. En cours d'une grande révolution, la chimie, malgré toutes les prétentions qu'elle manifestait alors, n'était pas, du

temps de Bichat, ce qu'elle est de nos jours : il lui a demandé ce qu'elle pouvait lui donner. En fait d'expérimentations ou chimiques ou physiques propres à lui faire atteindre le but qu'il se proposait, propres à dévoiler l'organisation intime de nos organes, surtout celle des tissus généraux, Bichat a utilisé tous les moyens dont il pouvait disposer. Le microscope, il ne l'avait pas non plus; du moins, le goût, l'art d'user de ce merveilleux appareil, destiné à nous faire connaître les infiniment petits, comme d'autres rapprochent de nous les infiniment grands placés à de prodigieuses distances, étaient presque entièrement abandonnés. L'analyse microscopique pour la recherche de la composition des fluides animaux, et de la structure de leurs parties solides, ne jouissait plus d'aucune faveur. Honneur à ceux qui l'ont retirée de l'oubli dans lequel elle était tombée, surtout s'ils n'en abusent pas, surtout s'ils se tiennent en garde contre les illusions trop faciles peut-être en ce genre d'études! Je crois pouvoir le dire aussi, peut-être Bichat n'aurait-il pas eu une confiance entière dans les résultats des recherches microscopiques, au moins pour ce qui était l'objet principal de ses investigations. Les aurait-il crues infaillibles pour les études d'anatomie pathologique? J'en doute pareillement. Je crois enfin qu'à tort ou à raison, et tout en applaudissant au zèle de quelques expérimentateurs modernes, et notamment de l'ingénieux M. Bernard, il eût été

quelque peu sceptique à l'endroit des nouvelles espérances de la chimie.

Quelle est d'ailleurs la pensée dominante dans l'*Anatomie générale?* Ce n'est pas tant, je le crois du moins, de considérer les différents systèmes d'organes de l'économie au point de vue de l'anatomie proprement dite, y compris même ce qui a trait à leur structure, que de les présenter avec tout le cortége des forces diverses, des propriétés de tous genres dont ils sont doués; c'est de les montrer, pour ainsi dire, en jeu, en action. L'*Anatomie générale* est de l'anatomie physiologique ou de la physiologie anatomique, au moins autant et plus peut-être que de l'anatomie, en prenant ce mot dans son acception commune. Aussi voyez quelle place occupe dans la description de chaque système l'histoire particulière des propriétés ou physiques, ou organiques, ou vitales, et aussi l'histoire de ses sympathies actives et passives. C'est la partie de son travail dans laquelle Bichat semble le plus se complaire. On devine que c'est par là qu'il croit que l'anatomie générale sera le plus utile, qu'elle profitera le plus à la pathologie. Il ne s'est pas trompé.

C'est ici qu'on voit que le vitalisme qu'il professait n'allait pas jusqu'à lui faire méconnaître qu'il existe dans l'économie de l'homme et des animaux des propriétés indépendantes de la vie elle-même, qui, se transformant en forces, en puissances diverses, concourent, avec les propriétés

vitales, au jeu de nos organes et à l'exercice des fonctions (18).

C'est ici pareillement qu'il fait jouer un grand rôle à ce qu'il a nommé les propriétés de tissu, et particulièrement à la contractilité de tissu, qui n'est pas l'élasticité, et que J. Hunter, en la signalant, et pour la bien distinguer de l'élasticité physique, avait déjà nommée élasticité contractante.

C'est ici, c'est dans l'*Anatomie générale,* que se retrouve reproduite, et appliquée d'une manière si spécieuse, sa distinction des deux grandes propriétés vitales, la sensibilité et la contractilité ; de la première, en sensibilité animale, qui préside aux sensations dont nous devons avoir la conscience, et sensibilité organique ou obtuse ; de la seconde, que Bichat eût mieux fait peut-être d'appeler *motilité,* pour pouvoiry comprendre le principe de certains mouvements d'expansion ou de dilatation en contractilité animale ou volontaire, et contractilité organique ou involontaire, laquelle est encore sensible ou insensible, ce qui produit l'irritabilité et la tonicité.

C'est là enfin qu'il montre toutes ces propriétés vitales diversement réparties entre les différents tissus, ou systèmes d'organes, et à des degrés différents aussi pour chacun en particulier ; et comment, de l'association, du concours de telles ou telles de ces expressions diverses du principe de la vie générale, résulte ce qu'il nomme la vie spéciale ou la vie propre de chaque tissu, de chaque organe.

Cette vie propre, et la structure intime, sont les deux grands traits distinctifs de chaque système d'organes, que la nature semble avoir sauvegardés jusque dans les associations ou combinaisons de plusieurs systèmes qui constituent les organes proprements dits.

Avec quel art Bichat n'a-t-il pas présenté cet ensemble de choses ! Quel talent d'exposition dans l'histoire de chaque système d'organes ! Quelle clarté, quelle précision dans les détails ! Que de faits positifs, et jusqu'alors inconnus, ont été mis en œuvre ! Que d'observations et de phénomènes curieux y sont rapprochés, élaborés ! En même temps, que d'aperçus ingénieux ! Que d'applications déjà faites par lui-même, ou qu'il laisse pressentir à l'histoire des maladies ! Que de vues, que de pensées, que d'idées qui étonnent et saisissent, alors même que la réflexion fait qu'on peut douter de la justesse et de la vérité de quelques-unes ! Et le tout présenté dans un langage presque entièrement nouveau, rarement incorrect, toujours en harmonie avec la pensée, d'ailleurs abondant, vif, animé, pressant, où l'on trouve tant de considérations imprévues, avec toutes les images que le sujet pouvait comporter. En lisant l'*Anatomie générale*, on se prend à être charmé et comme séduit presque malgré soi ; et l'on comprend l'intérêt si grand, l'estime si profonde qui, au moment de l'apparition de cet ouvrage, s'attachèrent à l'homme, si jeune encore, qui avait pu accomplir si rapidement une

telle œuvre. On comprend qu'elle ait pu donner une direction nouvelle aux études anatomiques, en même temps que la science médicale proprement dite s'en emparait, et y puisait tant de lumières nouvelles, et le germe de plusieurs des progrès qu'elle a faits de nos jours. On comprend comment cet ouvrage, qu'on ne saurait trop lire et relire, a dû exciter le zèle des travailleurs ; comment, l'impulsion reçue, on a pu vouloir reculer les limites du sujet, l'agrandir, et en porter la connaissance à une plus grande perfection que Bichat n'avait pu le faire. Aussi que d'annotations ont été faites à la première *Anatomie générale!* Que de travaux ont été faits qui en procèdent, et qui sont comme autant de branches entées sur cette souche, sur ce tronc principal ! N'est-ce pas cette analyse déjà si belle de la composition de nos corps qui a inspiré et les Meckel, et Bischoff, et Henle, et Berres, dans leurs travaux respectifs ? N'est-ce pas à cette analyse qu'il faut faire remonter l'ardeur avec laquelle on a repris de nos jours les recherches microscopiques, et le zèle qui porte à mieux connaître, s'il se peut, par ce moyen, l'arrangement intime des tissus et des organes. Admirable privilége du génie, en même temps qu'il crée, d'exciter l'émulation et la passion du travail chez d'autres hommes, pour le perfectionnement de ses œuvres !

Si je n'étais pas contraint de hâter le terme de cette étude des travaux de Bichat, j'aurais à en développer les résultats. les conséquences : c'est

un nouvel horizon qui s'ouvrirait devant moi. J'aurais à dire quel parti la médecine de nos jours en a tiré ; comment l'esprit et la langue de l'*Anatomie générale* surtout ont pénétré dans toutes les autres parties de la science, à ce point qu'il n'est plus possible d'y renoncer; comment la distinction des systèmes organiques a tant servi pour la distinction et la classification des maladies; comment elle a été si utile et l'est encore tant chaque jour dans les recherches relatives à l'anatomie pathologique. J'aurais à dire aussi qu'à l'exemple de la médecine proprement dite ou de la médecine humaine, la médecine vétérinaire a su faire à l'objet propre de toutes ses études toutes les applications possibles de l'anatomie générale. Mais je dois renoncer à un tel ordre de considérations, dans lequel d'ailleurs je serais entraîné à parler de choses qui ont été faites après Bichat, et d'après lui, plutôt que par lui-même.

Toutefois ma tâche, telle que je l'ai comprise, ne serait point remplie, Messieurs, et je serais mécontent de moi, si, après avoir exposé rapidement la vie scientifique de Bichat, je ne vous mettais pas pour quelques instants en présence de l'homme lui-même, en rapport avec sa personne morale; si je ne vous disais pas quelles belles qualités de l'âme ajoutaient encore à l'éclat de sa belle intelligence. Pourquoi faut-il que cette alliance n'existe pas toujours chez l'homme destiné à la gloire! On a tant dit de Bichat déjà qu'il était du

nombre de ces êtres privilégiés dont la nature est avare, et qu'elle produit de loin en loin seulement pour les progrès des arts et des sciences, que j'ose à peine répéter un tel éloge devenu banal, parce qu'il a été appliqué à d'autres qui ne le méritaient pas autant. Mais ce que je puis dire avec vérité, c'est que Bichat possédait tout ce qui peut faire naître de justes regrets après que nous avons cessé d'être. Vos âmes, j'en suis sûr, se rempliront d'une douce émotion, quand vous saurez que Bichat était un homme bon par excellence. Incessamment livré qu'il était à des travaux sérieux, vous vous le représentez peut-être grave, austère, toujours concentré et abstrait par nature, ou par besoin, comme quelques-uns cherchent à le paraître par calcul : non, on le voyait toujours expansif, et enclin à une certaine gaieté. Il était d'ailleurs doux, affectueux, simple dans son ton, dans ses manières, sans vanité, sans orgueil aucun, comme sans envie, d'un commerce facile, et, comme je l'ai déjà fait entendre, fidèle à l'amitié. Il ne lui en aurait pas coûté de faire lui-même son portrait moral, je le pense du moins; quoiqu'il y ait presque toujours dans le caractère et la vie de chacun, même de l'homme de science, des secrets qu'il ne voudrait pas qu'on sût après lui. Peu d'hommes aiment à se dévoiler complétement, comme l'ont fait Montaigne et Rousseau, s'il est vrai encore qu'ils aient parlé d'eux-mêmes sans réticence. Mais j'ai tant vécu avec Bichat, que je ne peux pas ne pas l'avoir

bien connu. D'ailleurs, c'est en vous racontant quelques traits de sa vie intime, et quelques anecdotes particulières, que je veux le faire paraître un moment à vos yeux, et vous faire comprendre ce que son caractère avait de grand et d'honorable.

Prenez mes souvenirs pour fidèles et sincères : au moment où je veux vous les communiquer, je vois Bichat, je l'entends ; nous conférons ensemble sur quelque sujet d'étude ; il s'épanche avec moi comme un homme de trente ans, et de cette valeur, peut s'épancher avec un jeune homme de vingt et un ou vingt-deux ans, encore sans consistance, et dont il guide les premiers pas. Il est pour moi le modèle qu'un peintre a sous les yeux, et dont il veut reproduire les traits. Comment ce portrait, pour lequel je voudrais être un peintre plus habile, ne serait-il pas accueilli par vous ! Quand un homme qui s'est acquis quelque renommée vit encore, nous aimons à le voir, à le contempler, et à deviner sa physionomie morale : vit-il loin de nous ou bien a-t-il cessé d'être, dans le même but nous recherchons le marbre ou la toile qui reproduisent ses traits : et à défaut d'une image matérielle, ne trouvons-nous pas du charme à puiser à une source pure pour connaître ses goûts, ses habitudes, son caractère, sa manière de travailler, et jusqu'aux bizarreries de son esprit?

Quelques mots d'abord sur l'extérieur de Bichat. Il avait une taille moyenne : on pouvait prévoir qu'avec le temps il aurait acquis un certain em-

bonpoint, qu'il n'avait pas encore. Sa chevelure, d'un brun clair, et légèrement ondulante, ne couvrait qu'à demi un front large plutôt qu'élevé, et qui, s'il n'était pas de ceux sur lesquels on croit voir empreint le sceau du génie, décelait néanmoins une grande intelligence. Ses yeux avaient de la vivacité; et sa figure, sur laquelle le fléau dont la vaccine nous a presque complétement délivrés avait laissé quelques marques, n'était ni très-belle, ni disgracieuse. Elle avait au plus haut degré l'expression de la douceur, de la bonté, et surtout d'une grande quiétude d'âme. Je doute que jamais les traits d'un orgueil présomptueux, ni d'une sombre jalousie, ni seulement même d'une ambition désordonnée, eussent pu y trouver place. Sa physionomie, très-mobile, reflétait seulement quelquefois, avec une grande promptitude, ou bien la tension de son esprit vers quelque sujet nouveau de méditations et de pensées, ou bien le contentement que lui faisait éprouver un travail accompli, et le besoin de douces distractions. Il avait les allures vives. Sa parole n'était ni très-harmonieuse, ni très-facile, encore moins éloquente; souvent même, en professant, les mots lui manquaient pour bien rendre sa pensée, et il ne reprenait le cours d'une période commencée qu'après avoir porté ses regards en haut, et fait entendre un cri particulier qui frappe encore mon oreille. Mais il y avait dans sa manière de dire de l'abondance, de la chaleur, l'accent d'une profonde conviction, le sentiment

que ce qu'il disait avait un certain caractère de nouveauté. Et s'il est vrai, comme aucuns le prétendent, que l'écriture d'un homme peut fournir quelques indices de son caractère, voire même du genre de son esprit, peut-être devinerait-on ce qu'était Bichat sous ce double rapport en parcourant les feuilles manuscrites qu'il a laissées, où les mots, tracés sans art, semblent avoir eu quelque peine à suivre la pensée. Au reste, ces feuilles manuscrites, à l'exception des deux discours dont j'ai parlé, ne sont que celles de ses ouvrages imprimés : c'est qu'en effet, Bichat ne composait point à l'avance ; c'était au jour le jour, et par petites fractions, le plus souvent incomplètes, et pour être livrées immédiatement à l'impression, que s'écoulaient de sa pensée et de sa plume toutes ses œuvres si remplies de faits et de considérations brillantes.

Parmi quelques particularités de la vie de Bichat qui peuvent le mieux justifier ce que j'ai dit de la bonté de son âme et de la droiture de son caractère, il en est que je n'ai jamais fait connaître que dans des conversations intimes : elles auront pour vous, Messieurs, l'intérêt de la nouveauté. Il en est d'autres dont j'ai cru devoir faire le récit, lors de la cérémonie qui eut lieu en 1845, quand, pour les transporter au cimetière de l'Est, où Bichat repose maintenant, ses restes inanimés furent retirés d'un lieu actuellement abandonné pour les sépultures, où ils gisaient depuis plus de quarante ans, d'un lieu qu'il avait lui-même fréquenté, et où tant

de fois ensemble nous avions, pour vos devanciers, troublé la paix des tombeaux. J'en reproduirai ici une ou deux seulement ; surtout je garderai le silence sur celle qui m'avait conduit à rappeler les paroles si belles et si simples qu'on trouve à la fin de la préface des *Recherches physiologiques sur la vie et la mort,* paroles dont maintenant on comprend à peine le sens et l'application, et par lesquelles Bichat répond à des critiques qu'il n'avait pas méritées.

Quelle droiture, et quelle simplicité ou quelle pureté d'âme, quelle abnégation de tout sentiment d'orgueil dans le trait suivant, que j'ignorais, et dont je dois la connaissance à notre si savant et si bon collègue M. Duméril. M. Duméril, un peu plus jeune que ne l'était, et que ne le serait Bichat, de quelques années seulement, avait avec lui des relations assez intimes. Ce devait être en 1800 ou 1801, il y a cinquante ans juste. Notre Faculté avait alors le titre d'École de médecine ; une chaire d'anatomie y était devenue vacante. M. Duméril, déjà chef des travaux anatomiques, qui avait déjà rendu des services dans l'enseignement, et aussi à la science par sa collaboration aux premières œuvres de Cuvier, avait des droits incontestables à cette chaire : il l'obtint, en effet, par le vœu des professeurs de cette époque. On n'avait point encore rétabli, pour les places de professeur, ces luttes, ces combats qui, comme tant d'autres choses en ce monde, présentent, à côté de grands avantages, quelques in-

convénients, le concours enfin, qui, je l'espère bien, triomphera des attaques dont il pourrait être l'objet. Bichat, qui n'était encore connu que par ses succès dans l'enseignement particulier et par son *Traité des membranes*, avait aussi convoité les suffrages des professeurs : c'est la seule fois que les portes de l'École auraient pu lui être ouvertes. « Ne nous séparons pas, dit-il à son ami Duméril ; faisons nos visites ensemble ; nous ferons valoir, en présence l'un de l'autre, nos titres respectifs. » Quel trait touchant de confiance ! Combien de tels hommes étaient dignes d'être unis par l'amitié ! Je me plais à croire qu'ils ont eu, en semblable occurrence, des imitateurs parmi les hommes de nos jours.

L'orgueil, la présomption, qui ne sont jamais excusables, qu'on tolère cependant, et qu'on comprend jusqu'à un certain point chez les hommes supérieurs, étaient des sentiments étrangers à Bichat, ai-je dit. Et pourtant il avait la conscience de ses forces ; mais il fallait la deviner. Du moins la voyait-on percer dans des communications intimes, au milieu d'un entretien plaisant et sans objet, plutôt qu'elle n'éclatait au grand jour, ou dans de graves circonstances. « J'irai loin, je crois, » me dit-il un jour ; nous étions en tête-à-tête : c'est la seule fois que, dans des rapports qui ont duré quatre années, de telles paroles soient sorties de sa bouche en ma présence.

Il s'occupait à peine du sort d'un ouvrage qu'il

venait de terminer, de l'impression que cet ouvrage avait pu faire naître; et quand, en sa présence, des conversations s'engageaient à ce sujet, avec quelle bonhomie, quelle urbanité il entendait les observations critiques, avec quelle simplicité il défendait ses vues, ses opinions! C'est qu'à l'époque où il vivait, qui fut si féconde en hommes remarquables et en grandes choses, il n'y avait point cette ardeur à faire parler de soi qui imprime à notre temps, il faut le dire, un triste et fâcheux caractère. Les hommes travaillaient pour la science bien plus que dans leur intérêt personnel, et sans songer beaucoup à la fortune.

Combien souvent il lui est arrivé de faire par bonté d'âme, presque sans murmurer, et sans que son amour-propre parût en souffrir le moins du monde, le sacrifice de ses vues, de quelques passages de ses ouvrages, ou même d'un long travail accompli, quand le hasard avait permis qu'on en remarquât les imperfections. Je sais un long article dans la première partie de ses *Recherches physiologiques sur la vie et la mort,* je ne crois pas devoir dire lequel, qui a été tout à fait métamorphosé d'après des observations critiques que lui fit le libraire qui devait être l'éditeur de cet ouvrage.

Mais rien ne le peint mieux sous ce rapport que le trait suivant. On le sait, un sien cousin, homme d'avenir, et, comme Bichat, enlevé à la fleur de l'âge, M. Buisson, et moi, concourions à la rédac-

tion de son *Anatomie descriptive*. Nous travaillions sur de petits plans qu'il nous traçait, sur des notes qu'il nous donnait. Nous en étions au deuxième volume : Bichat avait composé lui-même, pour l'organe de la voix, de longues considérations préliminaires dans lesquelles, oubliant trop peut-être que la parole a été donnée à l'homme avec l'intelligence, et que la voix a chez lui une bien autre destination que celle des animaux, il cherchait à établir des rapports trop intimes, trop absolus, entre cette fonction et les fonctions reproductives. Buisson avait été élevé dans les principes de la piété la plus fervente et de l'orthodoxie la plus pure. Par une circonstance fortuite, l'épreuve qui contenait ces considérations tombe sous ses yeux avant d'avoir été corrigée par Bichat : Buisson la lacère, se fâche sérieusement, déclare qu'il ne veut pas être désigné en tête du volume comme ayant participé à la rédaction, et refuse pour l'avenir toute collaboration. Mais la paix fut bientôt rétablie entre les deux cousins. Bichat céda aux exigences de l'amitié, fit le sacrifice de ses premières pensées, et composa un autre article, qui n'est plus qu'une pâle copie du premier. J'ai encore bien présents à l'esprit les deux termes de comparaison.

Et puisque je parle d'une comparaison dont je suis le seul juge, à la vérité, qu'il me soit permis d'indiquer le sujet d'une autre, facile pour tout le monde, et que j'engage à faire quiconque trouverait une sorte d'intérêt à lire les dernières lignes

que Bichat a écrites, les derniers mots qu'il a tracés. Ils sont au bas de la première page de la description des nerfs des ganglions, dans l'*Anatomie descriptive*. Bichat avait voulu se charger seul de la description de ces nerfs. Il en était là. Il rappelle, en employant le pronom personnel *je*, la division générale des nerfs, et indique la marche qu'il va suivre dans l'histoire de ceux des ganglions. Dès la page qui suit, le style a une autre couleur; puis les divisions du sujet ne sont plus nettement tranchées, comme elles auraient dû l'être : ce n'est plus Bichat qui continue; c'est Buisson, son cousin, qui, trop attristé peut-être par la perte qu'il venait de faire, oublie un peu la manière de notre maître commun. Il la retrouve, cette manière, et la reproduit avec bonheur dans le 4e volume, qui contient tout l'appareil vasculaire, comme j'ai tâché, mais moins heureusement sans doute, de l'imiter, dans le 5e volume, dont Buisson n'avait pas voulu se charger, à cause de la description qu'il aurait eu à faire des organes destinés à la génération. Ce n'est pas Bichat toutefois, qui, tout rempli qu'il pouvait être d'admiration et d'amour pour l'auteur de toutes choses, aurait jeté au milieu d'une description toute anatomique du cœur, une exclamation presque mystique, juste et belle en elle-même, mais qui a le tort de n'être point à sa place, et d'être applicable aux œuvres les plus minimes de la création comme aux plus grandes.

Le trait suivant, bien qu'il se rapporte absolument aux rapports intimes de Bichat avec ceux qui l'entouraient, et bien aussi qu'il soit futile à quelques égards, peint encore le caractère et l'âme de Bichat sous plusieurs côtés également favorables. Ce même Buisson, son cousin, que Bichat aimait tant, malgré l'opposition grande de leurs pensées, de leurs goûts, de leurs habitudes, s'y trouve encore en scène, comme dans une autre que je raconterai ensuite. L'un des deux, ai-je besoin de dire que c'était Buisson? avait le théâtre en horreur. Bichat l'aimait beaucoup, au contraire; c'était un de ses grands délassements. Et combien souvent il lui arrivait, à l'issue d'une représentation où il avait ri aux éclats sans pouvoir se contenir, ou bien qui l'avait vivement intéressé, de consacrer le reste de la nuit à composer des pages qui étaient attendues le matin à l'imprimerie! Ses théâtres favoris étaient celui qui existe encore au Palais-National, où la foule se portait pour entendre les lazzis d'un certain acteur en vogue à cette époque, et le Théâtre-Français, sur lequel notre divin Racine et notre inimitable Molière avaient alors de si brillants interprètes. Je l'y accompagnais souvent; Buisson, jamais. Un jour, tout plein encore du charme qu'avait eu pour lui une représentation d'*Athalie,* à laquelle nous avions assisté la veille, il m'en parla en présence de son cousin, et, par distraction, lui demanda s'il a vu quelquefois représenter *Athalie;* puis, sur une ré-

ponse négative, il le plaint d'avoir des goûts si austères, attaque son rigorisme, et s'étonne qu'un esprit si cultivé d'ailleurs ne veuille pas comprendre combien le jeu de la scène, et une belle diction, ajoutent au charme de la poésie et à l'expression des nobles sentiments. La dispute va loin, et j'ai vu le moment où, en ma présence, à propos, non pas d'une question scientifique, mais d'une question de morale et de goût, la bonne harmonie allait encore cesser entre Bichat et l'un de ses collaborateurs. Elle ne cessa pas cependant; et Bichat, pour conclure la paix, et pour flatter en même temps le goût qu'il connaissait à son cousin pour la bonne littérature, lui donna en cadeau, le lendemain du jour où la querelle avait eu lieu, une belle édition des œuvres de Racine. Une chose en rehaussait le prix; c'était une lettre remplie de bonnes et fines plaisanteries, en même temps que des paroles les plus affectueuses, et qui finissait par ces mots : *Je t'en prie, excuse-moi, et conserve-moi ta bonne amitié.*

Combien encore Bichat fit abnégation de tout amour-propre, de toute prétention, et quelle bonté de caractère il montra, quand Buisson, arrivé au terme de ses études médicales, et qui, sans les circonstances du temps, aurait préféré les ordres sacrés, auxquels il avait été primitivement destiné, eut à composer sa dissertation inaugurale ! Cette dissertation, une des plus remarquables incontestablement qui soient sorties de l'École de Paris au

commencement de ce siècle, et qui a pour titre : *De la division la plus naturelle des phénomènes physiologiques considérés chez l'homme,* devait être, et elle est en effet, une sorte d'examen critique des vues auxquelles sont consacrées les recherches de Bichat sur la vie et la mort. Buisson y attaque vivement la première partie, dont un grand nombre de passages contrariaient ses sentiments religieux. Bichat est prévenu du projet de son cousin. Tout autre l'aurait combattu, et n'aurait pas voulu, en quelque sorte, paraître prêter la main à l'abaissement de ses doctrines les plus chères : non, Bichat agrée le travail de son cousin, l'en félicite, en corrige des passages qui ne le concernaient pas, ne réclame aucun changement dans ceux où il était le plus maltraité. C'est lui qui a pourvu aux frais de l'impression.

On retrouve cette grande élévation d'âme qui distinguait si éminemment Bichat jusque dans les circonstances qui ont précédé la fin de sa vie ; et je n'ai jamais pu éloigner de mon esprit cette triste pensée, que peut-être il a été victime de sa fidélité au culte de l'amitié et de la reconnaissance. Oui, et je puis le dire maintenant, que les temps sont éloignés et que les hommes ne sont plus, il y a eu quelque négligence apportée dans le traitement de la maladie à laquelle il a succombé ; on n'a pas cru cette maladie assez tôt aussi grave qu'elle l'était réellement ; on s'est trop peu inquiété d'un délire qui s'est déclaré assez prompte-

ment, parce que ce délire portait sur des choses futiles en apparence, parce que dans ce délire Bichat paraissait s'occuper beaucoup de deux tragédiennes en renom à cette époque, ou du moins dont les débuts avaient un grand éclat. Sa maladie était la fièvre ataxique d'alors, la mieux caractérisée, ou, comme nous dirions maintenant, une fièvre typhoïde à forme encéphalique, qui s'est terminée de la manière la plus funeste au commencement du quatorzième jour. Dès le début, Bichat désira qu'un médecin fût appelé près de lui; il en eut deux, Corvisart et M. Lepreux, qui était son chef à l'Hôtel-Dieu, et ami tout particulier de Corvisart. Sa confiance eût été en Pinel, dont l'esprit se rapprochait tant du sien, dont la science lui plaisait, et qu'il considérait comme le plus éminent d'alors en médecine pratique, comme en médecine philosophique; telle était du moins sa conviction profonde: « Si jamais je tombais malade un peu gravement, m'avait-il dit nombre de fois, je voudrais que ce fût M. Pinel qui me traitât. » Mais il vivait plus avec Corvisart qu'avec Pinel; mais Corvisart avait été l'ami intime de Desault, et Bichat lui-même en recevait de grands témoignages d'intérêt; mais une commensalité fréquente existait entre Corvisart, la veuve de Desault, et Bichat. Malheureusement il y avait incompatibilité d'humeur et de vues médicales entre Corvisart et Pinel; on ne pouvait pas invoquer leur concours, il fallait opter entre les deux. Bichat, tombé ma-

lade, n'hésita pas ; la conviction de l'esprit fut sacrifiée aux sentiments du cœur. C'est à Corvisart qu'il confia sa santé et sa vie, Corvisart, dont au moins, je dois le dire, on eut à admirer la tendre sollicitude et le dévouement. Mais un autre de ses élèves chéris, Esparron, et moi, qui, avec Mme Desault, n'avions pas quitté Bichat pendant sa maladie, et assistions à ses derniers moments, nous avons eu pendant longtemps cette triste préoccupation d'esprit, que Pinel aurait peut-être été plus heureux.

Mais, Messieurs, pourquoi le ciel a-t-il voulu qu'une si rare intelligence s'éteignît si prématurément? Bichat, mort à trente et un ans, avait à peine tracé la route qu'il devait parcourir ; et que ne devait-on pas attendre de lui, après douze années seulement d'une vie si prodigieusement remplie ! Si c'eût été sa destinée que sa vie se prolongeât, ou même qu'il eût vécu jusqu'à nos jours, aurait-il opéré une sorte de révolution dans la science dont il avait pu remuer les fondements? Sans cela, cette longue carrière si brillamment commencée, comment l'eût-il poursuivie? Par quels autres travaux, par quelles autres grandes inspirations, l'eût-il rendue plus éclatante encore? Quand et comment l'eût-il couronnée? C'est le secret de la Providence.

Je n'ai pas tout dit, à beaucoup près, à la louange d'un homme qui est peut-être encore mieux

apprécié maintenant qu'il ne l'a été de son vivant; dont l'auréole de gloire, au lieu de perdre de son éclat, semble grandir avec le temps; dont nous admirons les œuvres après un demi-siècle, et que la France peut être justement fière d'avoir produit. Mais je m'arrête, Messieurs, pour ne pas fatiguer plus longtemps votre attention, que je crains d'avoir mise à une trop longue épreuve, et pour ne pas retarder davantage le triomphe de ceux des élèves de cette Faculté qui se sont distingués entre tous. Qu'ils viennent donc recevoir les récompenses qui leur sont dues! Et puisqu'ils marchent déjà dans la voie des succès, puisqu'ils ont mérité une première palme scientifique, c'est à eux que je dirai; non, je dirai à vous tous, jeunes élèves : Après ce premier triomphe, d'autres plus grands vous attendent, ou du moins vous devez les désirer et vous pouvez y prétendre. N'ayez ni trop d'orgueil ni trop d'humilité, ou de méfiance de vous-même. On n'a rien sans peine ici bas; mais aussi, même avce une intelligence ordinaire, l'homme jeune peut tout espérer de la persévérance et d'une volonté forte: on peut arriver à tout avec le travail. Pensez-y bien; quelques-uns de vous sont destinés probablement à nous remplacer un jour, peut-être aussi à recevoir ici même, dans cette enceinte, les mêmes hommages que, par mon trop faible organe, la Faculté, interprète de toute la France médicale, vient de rendre à Boyer et à Bichat. Pour-

quoi donc ne supposerais-je pas qu'il y a parmi vous quelques-unes de ces intelligences d'élite que le temps doit développer, peut-être même un de ces génies qui n'ont besoin que d'une occasion favorable pour éclore? Et pourquoi donc ne vous permettrais-je pas jusqu'à la pensée d'un honneur suprême tel que celui qui, dans quelques mois, sera rendu à Bichat, et qu'il a si bien mérité?

C'est au mois de juillet de l'année prochaine que la nouvelle image en bronze de Bichat doit être inaugurée, et sera placée sous le péristyle de cet amphithéâtre. Ce sera probablement, après juste cinquante années, au jour anniversaire de celui où s'est éteinte cette grande lumière, que s'accomplira cette imposante cérémonie. J'espère vivre assez longtemps encore pour y assister, et pour adresser quelques dernières paroles de respect à la mémoire de Bichat. Mais, près de la place qui lui est destinée, j'en vois d'autres qui semblent préparées pour recevoir de pareils monuments élevés à d'autres grandes illustrations. Qu'il serait beau que les avenues du temple de la science fussent transformées en une sorte de panthéon médical. Pourquoi tous ces portiques ne seraient-ils pas consacrés à ce qui semble être leur destination naturelle? Et pourquoi ne nous complairions-nous pas dans l'idée qu'un jour on les verra ornés de statues, au bas desquelles seront inscrits les noms d'Ambroise Paré, de J.-L. Petit, de Vicq d'Azyr.

de Pinel, de Laennec, voire même de Lavoisier, de Cuvier, en un mot des hommes qui en France, à de longs intervalles, auront le plus illustré la médecine ou la chirurgie proprement dites, ou les sciences qui s'y rapportent plus ou moins immédiatement? Et notre Boyer ne pourrait-il pas y avoir sa place?

NOTES.

BOYER.

(1) Chopart et Desault, deux hommes de qui l'on n'a pas assez dit, de qui l'on ne saurait trop dire, que loin d'être jaloux ou envieux l'un de l'autre, ils s'étaient liés d'une étroite amitié, et nous ont laissé un de ces exemples, qu'il serait si bon d'imiter, de deux esprits un peu divers s'entr'aidant mutuellement, de deux chirurgiens mettant en commun leurs aptitudes un peu différentes pour concourir ensemble aux progrès de l'art qu'ils cultivaient.

(2) On eut bien un moment la velléité d'en revenir à un exercice temporaire, et de six années seulement, pour les chirurgiens en second. C'est à l'époque du concours où Dupuytren fut nommé chirurgien en second ou plutôt en troisième de l'Hôtel-Dieu; mais, avant même les six années expirées, sa place avait été rendue inamovible.

(3) Pareille entreprise fut tentée, à la même époque, par un autre disciple de Desault, par Gavard, mais n'eut pas le succès de celle de Boyer. Les inconvénients de la méthode de Desault sont exagérés dans le traité de Gavard; Boyer n'en avait pris que ce qu'elle avait de vraiment utile.

(4) Pour qui ne craint pas les détails un peu minutieux, pour qui a le courage ou plutôt la sagesse de résister au goût trop répandu maintenant, et cependant si préjudiciable aux fortes études, pour ces manuels, ces abrégés, ces précis élémentaires, dans lesquels la science est présentée en raccourci, et qui fourmillent de nos jours; pour qui veut apprendre et bien connaître l'anatomie positive, et en quelque sorte matérielle, et dégagée de tout ce qui n'est point elle, l'ouvrage de Boyer est encore un bon guide. Boyer ne prétendait point, soit en le préparant, soit en le composant, faire avancer une science qui peut-être ne lui semblait plus susceptible de progrès : il voulait faire un ouvrage utile aux générations studieuses de son temps et aux générations qui devaient suivre. C'est à ses frais qu'il en a publié successivement les cinq volumes, comme pour ne pas donner à cette publication le caractère d'une entreprise mercantile; comme pour ne point exposer des spéculateurs à des pertes sans compensation, si l'ouvrage avait dû ne pas réussir.

(5) Mais on ne permettrait pas maintenant la violation des sépultures; on ne permettrait pas non plus dans le quartier des études, dans des rues étroites, au milieu d'habitations pressées les unes contre les autres ou agglomérées, que des maisons particulières fussent, même pendant la saison rigoureuse, occupées par 30 ou 40 cadavres en dissection, ou seulement, même dans le jour, par une nuée d'étudiants.

(6) Mon Dieu, Boyer, tout réservé, tout circonspect qu'il voulait paraître, et qu'on croit généralement qu'il

a été, a bien aussi quelquefois sacrifié l'extrême prudence non pas, non jamais, au seul désir de briller, mais à des chances bien incertaines de succès. Je l'ai vu enlever une fois de l'intérieur même du rectum, dont la capacité naturelle était prodigieusement augmentée, une énorme tumeur en champignon, de je ne sais quelle nature, à base assez large, dont l'ablation ou l'arrachement semblait devoir causer presque infailliblement une hémorrhagie mortelle, et cela sur un jeune homme de quatorze ou quinze ans, qui heureusement a survécu. Une autre fois, il devait s'attendre aux difficultés les plus extraordinaires, et il les a éprouvées, en effet, sans avoir eu à se repentir de sa hardiesse, pour l'énucléation d'une autre énorme tumeur, d'apparence fibreuse, s'il m'en souvient bien, qui remplissait presque en totalité l'intérieur du petit bassin chez une femme. C'est à son exemple, et enhardi par le succès dont j'avais été témoin, qu'une fois aussi, moi-même, j'ai entrepris d'extraire de l'intérieur du bassin, chez une femme pareillement, une tumeur plus volumineuse encore, qui soulevait le périnée, se faisait sentir jusqu'au-dessus du détroit supérieur, et qui, sans que je l'eusse prévu, s'est trouvée n'être heureusement qu'une grande tumeur hydatique. N'était-ce pas aussi une entreprise quelque peu téméraire, ou du moins une opération bien hardie, que celle par laquelle Boyer a enlevé presque toute la paroi antérieure de la poitrine, opération presque semblable à une autre dont parle Galien? Il est vrai qu'il se reproche l'audace qu'il a eue dans cette circonstance, et s'en excuse en disant qu'il était jeune alors, et n'avait pas de réputation à compromettre; et s'il a réellement failli, pourquoi faut-il donc que telle soit la destinée de

l'homme qu'en tant de choses, il ne tienne pas compte de l'expérience de ceux qui l'ont précédé, et qu'il ne doive prendre la raison pour guide qu'après avoir commis des actes reprochables?

(7) Il a bien eu successivement plusieurs collaborateurs, mais des collaborateurs secondaires, seulement pour la préparation de quelques-uns des matériaux dont il avait besoin, et qu'il n'avait pas le temps de rassembler.

(8) Boyer aurait pu y faire un plus grand usage des notions nouvellement acquises en anatomie, en anatomie pathologique, en physiologie. Ce n'était de sa part, on peut le croire du moins, non, j'en suis certain, ni orgueil excessif, ni prétention à une suprématie de vue et de pensées, ni seulement indifférence pour les travaux qui se produisaient à côté de lui. Mais peut-être voulait-il, avant de les utiliser, que ces travaux, que les vues nouvelles, eussent reçu la consécration du temps. C'est le même sentiment qui éloignait de lui l'enthousiasme, et le rendait un peu froid, réservé, tout au moins circonspect, à l'égard des opérations nouvelles ou des procédés opératoires nouveaux qui, de son temps, s'introduisaient dans la pratique chirurgicale; et pourtant encore, comme nous le verrons bientôt, l'était-il moins réellement qu'il ne paraissait l'être. Boyer n'était pas autant ennemi qu'on l'a prétendu, et qu'aucuns peut-être le pensent encore, des innovations dans l'art, ni même des tentatives un peu hardies.

(9) On regrette aussi que l'esprit rigoureux d'obser-

vation et celui d'une logique sévère aient quelquefois abandonné Boyer, et qu'il y ait à reprendre dans son ouvrage, de loin en loin seulement à la vérité, d'inconcevables hésitations, et certaines vues étranges et mal déduites des faits, qui semblent émaner d'un esprit dominé par des préventions ou par certaines idées préconçues. Par exemple, combien est obscure sa doctrine relative au cancer, d'après laquelle, dans une affection présumée cancéreuse qui a été détruite une première fois, la récidive du mal est le vrai et le seul caractère positif du cancer; d'après laquelle on ne saurait comment qualifier, ni ce qu'étaient des affections qui ont présenté tous les phénomènes ordinaires du cancer, mais après la destruction desquelles on n'a pas vu le mal se reproduire! — Pourquoi encore, sur un point aussi important et aussi éminemment pratique que l'est l'histoire des anévrysmes, et sur lequel Boyer avait tant vu, laisse-t-il dans l'incertitude de savoir s'il est resté fidèle à l'opération par l'ouverture du sac, qui lui avait procuré tant de succès, et qu'il préconisait dans les premiers temps de sa carrière, ou s'il s'est joint aux partisans de la méthode de Hunter, que j'ai pratiquée tant de fois sous ses yeux, et que je l'ai vu aussi mettre en usage dans quelques cas seulement?

(10) Peut-être aurait-il pu, ainsi que je l'ai déjà fait entendre, et peut-être même aurait-il dû, dans beaucoup de sujets qu'il a traités, invoquer sa propre expérience plutôt que la laisser seulement entrevoir; oui, il aurait dû se constituer ainsi lui-même plus franchement une autorité; on peut dire qu'il y aurait eu profit pour la science à ce qu'il se mît plus souvent à la place de

ceux qui l'avaient précédé. Mais, quand il s'est le plus affranchi de cette réserve, c'est lorsqu'il a eu à faire connaître ses fautes, ses erreurs, les malheurs qui lui sont arrivés.

BICHAT.

(11) Il y a un instrument pour l'opération du trépan, qu'il faut appeler l'instrument de Bichat. — Il a changé d'une manière utile les procédés de Desault pour la ligature des polypes. — J'ai toujours professé, et je professe encore, que c'est à lui qu'appartient la coupe oblique du premier os du métatarse substituée à la coupe perpendiculaire à l'axe dans l'amputation de cet os, telle qu'on la faisait depuis Ledran. — Rien de plus vrai et de plus généralement admis que son explication du non-déplacement des fragments et de la fixité de leurs rapports dans les fractures de l'extrémité externe de la clavicule. Ce phénomène était connu depuis longtemps, depuis Celse même; mais on n'avait pas dit qu'il tenait à la présence du ligament coraco-claviculaire. — Il y a de lui encore une manière, réellement applicable dans quelques cas, de couper le cordon testiculaire dans la castration, pour se prémunir contre les difficultés de la ligature des artères spermatiques.

(12) Les voici :

1° Mémoire sur l'inutilité des pansements dans la plupart des plaies.

2° Ne pourrait-on pas borner les progrès d'une tu-

meur anévrysmale en faisant des anévrysmes artificiels ?

3° Ne pourrait-on pas lier successivement les artères inférieures à une tumeur anévrysmale ?

4° Mémoire sur l'exfoliation des membranes, des aponévroses, des tendons, etc.

5° Si l'on admettait les injections dans la poitrine ou le bas-ventre, les meilleures ne seraient-elles pas l'eau des hydropisies, puisque ce liquide est absolument le même que celui qui abreuve ces cavités ?

6° Au lieu d'appliquer sur les plaies des cataplasmes pour y entretenir l'humidité, ne pourrait-on pas y placer des éponges imprégnées d'eau, qu'on ne changerait pas si souvent ?

7° Dans les opérations, la crainte de l'opération elle-même est plus dangereuse que les préparations ne sont utiles : les préparations effrayent les malades ; elles sont pour eux une longue méditation des douleurs qu'ils ont à souffrir.

8° Dans le traitement de la fracture du col du fémur, ne pourrait-on pas prendre le point d'appui plutôt sous l'aisselle que sur le bassin ?

(13) Son amphithéâtre, il l'eut d'abord dans la petite rue des Grès, puis dans la rue des Carmes ; mais dans la dernière année de sa vie, et pour les derniers cours qu'il fit, il l'avait transporté rue Saint-Jean-de-Beauvais, dans l'ancien collége de Lisieux.

(14) Dans les premières divisions surtout, la partie essentiellement graphique est comme au second rang ; on dirait que Bichat la faisait avec peine et comme à re-

gret ; voyez, c'est en langage linnéen et avec une concision qui nuit à l'intelligence des choses, mais à laquelle il a renoncé plus tard, que sont décrits les os et les muscles. Primitivement il devait en être ainsi pour tout l'ouvrage ; et ce qu'on n'a jamais su, c'est que cette anatomie descriptive, ouvrage considérable, qui ne nuit certainement pas à la gloire de Bichat, mais qui n'y concourt que pour une petite part, ne devait être dans le principe qu'un simple manuel d'anatomie, imprimé dans un petit format pour qu'il fût plus portatif.

(15) Ce sont, a dit un écrivain célèbre (Ségur), deux mobiles entre lesquels nous flottons sans cesse : il est presque impossible de les concilier, et c'est peut-être de leur opposition que naissent certaines des oppositions et des bizarreries du cœur humain.

(16) On coupe au cou et en travers l'artère d'un animal : on y adapte du côté de la poitrine un tube à robinet; on ouvre en même temps l'artère carotide primitive qui est dans le voisinage, ou bien quelque autre artère plus éloignée. Tant que le robinet reste ouvert, et que l'air pénètre librement dans les poumons, le sang qu'on laisse échapper de l'artère ouverte conserve ses qualités de sang artériel; il sort vermeil, et les fonctions de la vie n'éprouvent aucune atteinte. On ferme le robinet : le cœur continue à battre et à communiquer au sang l'impulsion; ce liquide est encore rutilant, mais insensiblement sa couleur s'obscurcit; après deux, trois ou quatre minutes, il est noir et a pris les qualités de sang veineux. Déjà aussi se sont manifestés les phénomènes généraux de l'asphyxie, qui n'arrivent à leur terme, la mort, que

lorsque le cœur, imprégné lui-même de sang noir dans son propre tissu, comme tous les autres organes, devient incapable d'agir. Mais, un peu avant ce terme, que l'air ait de nouveau accès dans les poumons : le sang reprend par degrés sa couleur vermeille ; avec cette couleur, ses propriétés excitantes ; les phénomènes de l'asphyxie, surtout ceux qui dépendaient de l'affaissement du cerveau, s'amoindrissent insensiblement, et la vie reprend tout son empire. On peut répéter plusieurs fois successivement la même expérience sur le même animal. Contrairement donc à ce qu'avait pensé Goodwin, le sang noir peut aussi bien que le sang rouge, en pénétrant dans les cavités gauches du cœur, en exciter les contractions ; mais il peut seul porter dans le tissu des organes, et conséquemment dans celui du cœur, l'excitation nécessaire pour y entretenir la vie et en provoquer l'action.

(17) N'a-t-il pas poussé un peu trop loin la distinction des systèmes d'organes ?

Y avait-il nécessité de faire, sous les noms de système épidermoïde et de système pileux, deux systèmes différents de l'épiderme et des poils, quand c'était chose connue déjà, et que Bichat lui-même admet, que les ongles, l'épiderme, et toutes les productions pileuses, ne sont que trois formes différentes d'un même tissu organique, le moins composé, le moins vivant de toute l'économie ?

Ne pouvait-il pas grouper dans un même ensemble les membranes synoviales et les membranes séreuses, plutôt que d'en former deux systèmes distincts ?

Les exhalations, bien qu'elles soient un acte essentielle-

ment vital, se font-elles en réalité par un ordre spécial de vaisseaux, émanant encore du système vasculaire? et y a-t-il bien réellement un système exhalant distinct de ce dernier?

N'y a-t-il pas un rapprochement forcé dans l'association de tous les organes glanduleux ou sécrétoires, de tant de parties dissemblables, pour en composer un système proprement dit, sous le nom de système glanduleux?

En tout cela, et dans quelques autres points, l'analyse ou la distinction des systèmes a été poussée trop loin.

(18) Force lui est bien d'avouer que certains phénomènes de l'organisme sont soumis aux lois de l'affinité chimique, et qu'il se passe dans toute économie des actions chimiques. Comment n'aurait-il pas aussi reconnu la résistance physique, l'élasticité, et d'autres forces ou propriétés physiques, dont certains organes, certains tissus, sont pourvus à un haut degré, et qui sont nécessaires à l'action de ces organes?